

RE
ON

1
2c



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLÉTES

DE

M. DE VOLTAIRE



O E U V R E S

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-QUATRIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

I 7 9 2.

O E U V R E S

COMPLETES



THEY ARE NOT TO BE TAKEN OUT OF THE LIBRARY



PHILOSOPHIE
G E N E R A L E :
METAPHYSIQUE,
M O R A L E
ET THEOLOGIE.

T. 44. *Philos. générale.* T. I. A



PHILOSOPHIE

GENERALES

METAPHYSIQUE

NOTICE

ET THEOLOGIE

L, 148



AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous avons rassemblé dans une seule partie les ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont pour objet la métaphysique, la morale et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphysique*, n'a jamais été imprimé; il avait été composé pour M^{me} la marquise du *Châtelet* à qui M. de *Voltaire* l'offrit avec cet envoi:

L'auteur de la métaphysique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique;
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que n'ayant point été destiné à l'impression, l'auteur a pu dire sa pensée toute entière. Il renferme ses véritables opinions, et non pas seulement celles de ses opinions qu'il croyait pouvoir développer sans se compromettre.

On y voit qu'il était fortement persuadé de l'existence d'un être suprême, et même de l'immortalité de l'ame; mais sans se dissimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philosophe n'a encore complètement résolues.

La métaphysique est la seule partie de la philosophie qui ait été cultivée en Europe dans

les siècles d'ignorance , parce que sa liaison avec les études théologiques ne permit pas de la négliger ; et l'on doit aux scolastiques la justice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philosophie des définitions précises, à suivre une marche régulière, à classer nos idées, et même à en faire l'analyse, quoique leur méthode pour cette analyse ait été defectueuse. Le sage *Locke* nous enseigna la véritable méthode ; mais à peine son ouvrage fut-il connu , que frappés des vérités utiles qu'il renferme , convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a resserrés , dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains systèmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance , la plupart des philosophes crurent que *Locke* avait dit tout ce qu'on pouvait savoir ; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphysique, et qu'il fallait se borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion devenue presque générale nous paraît peu fondée. La métaphysique n'est que l'application du raisonnement aux faits que l'observation nous fait découvrir en réfléchissant sur nos sensations, nos idées, nos sentimens ; et personne ne peut supposer que tous ces faits aient été observés , analysés , comparés entr'eux. Il serait même peu philo-

sophique de regarder comme invariables les bornes que *Locke* a données à l'esprit humain. Il en est de la métaphysique comme des autres sciences, dont elle ne diffère que par son objet, et non par sa certitude ou par sa méthode. On peut dire de chacune : voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'esprit humain peut espérer de parvenir ; s'il creuse plus avant, il court risque de se perdre. Mais il serait téméraire de fixer la limite de ce qui sera possible un jour.

La manière dont nos passions naissent, se développent, se changent en véritables habitudes, sont exaltées par l'enthousiasme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être considéré que comme un moyen ; les effets de cette erreur qui n'est point seulement personnelle, mais qui embrasse quelquefois des siècles et des nations entières :

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différens degrés dans les différens genres de nos connaissances :

La véritable origine de nos idées morales ; le degré de précision dont elles sont susceptibles ; les vérités générales et indépendantes de l'opinion qui en résultent ; la méthode de tirer de ces vérités des conséquences qui embrassent toute l'étendue de la législation et de l'administration politique, sans presque rien laisser

d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et passager :

Les phénomènes de la mémoire et de la liaison des idées, sur lesquels il nous reste encore tant de choses à découvrir :

La différence qui sépare par des nuances infiniment petites, l'état de veille, celui de sommeil, le sommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame est ouverte aux impressions des objets extérieurs ; les phénomènes que présentent ces différens états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouissement, d'apoplexie, de mort apparente :

La manière de concilier la simplicité de l'ame, qui paraît prouvée par le sentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui semblent annoncer qu'elle est en quelque sorte une espèce de résultat de l'organisation, et sur-tout avec ces expériences sur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivans séparés, à chacun desquels appartient, dès cet instant, un *moi* distinct du *moi* général, qui semblait appartenir à la réunion de toutes ces parties :

Les questions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, questions qu'une analyse plus exacte de nos idées peut résoudre en nous apprenant, non à tout expliquer,

mais à bien nous entendre et à distinguer ce qu'il nous reste à chercher ou ce qu'il faut se résoudre à ignorer :

L'examen de la question si importante de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, envisagée non-seulement comme la suite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croissante de la masse des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment physique :

Les questions enfin qu'on peut se proposer sur la permanence des ames, sur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers, l'examen de l'espèce de probabilité qu'on peut acquérir sur ces questions dont la solution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité, ou d'en approcher :

Tous ces objets et bien d'autres encore offrent aux métaphysiciens de grandes recherches à faire; recherches qui seraient utiles, puisqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'esprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'espèce humaine. Nous sommes donc bien éloignés de l'opinion si commune qui fait regarder la métaphysique comme une science inutile, vaine, presque dangereuse pour les progrès de l'esprit humain.

Aux écrits de M. de *Voltaire* sur la métaphysique, succèdent les nombreux ouvrages dans lesquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous sommes permis aucune réflexion sur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à observer que s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'est qu'aucune erreur générale et durable ne peut être utile à l'espèce humaine, et que si une erreur particulière ou passagère peut l'être à quelques individus, ce n'est point l'ordre naturel des choses, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuser.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'espèce humaine comme susceptible d'être perfectionnée, sont la base nécessaire de toute philosophie. Si en effet les hommes sont destinés à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon sens et de folie; dès-lors l'homme de bien est réduit à s'abandonner à cet ordre nécessaire, et ses devoirs se borneront à rester dans le point où il se trouve placé, en y faisant le moins de mal qu'il lui est possible. Si l'erreur est nécessaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un esprit juste et un cœur droit, se mêlera-t-il à la troupe des imposteurs? Non, sans doute; il gémira

d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talens et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ses dons.

Mais si l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme est même strictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur se trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en respectant ses intentions et sa personne; toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de se répandre, devient et un crime contre les droits de la raison humaine, et un aveu secret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on professe.

On trouvera dans les différens écrits théologiques de M. de *Voltaire* beaucoup de répétitions, et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cause que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir se permettre d'établir ses opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire sous son nom tout ce qu'il croit être la vérité, sans s'exposer à une persécution injuste, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'est

point l'auteur qui parle , mais le personnage sous lequel il a voulu se cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes , de ne jamais les tromper , est toujours la même ; mais chaque forme d'ouvrage est susceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaise foi dans un roman comme dans une histoire , dans une tragédie comme dans un livre de morale ; mais ce n'est point de la même manière.

Quant aux répétitions , tous ces ouvrages ont été publiés à part et successivement ; ils se répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale , dans les provinces , dans plusieurs Etats de l'Europe , où les opinions nouvelles étaient faïsses aux portes des villes comme des marchandises prohibées , et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres* , s'étaient arrogé le droit de penser pour le reste de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par hasard un de ces ouvrages , n'avaient pu connaître les autres : il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choses.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues , la vérité qu'on y oppose , si elles sont fausses , ne dissipe point l'erreur à l'instant où cette vérité se montre ; il faut la présenter

souvent , et sous des faces différentes , si l'on veut l'établir ou la répandre. Un seul ouvrage suffit à la réputation d'un auteur , mais il en faut plusieurs pour consommer la révolution qu'on veut opérer dans les esprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur , de philosophe , qui engage à combattre les croyances religieuses ; elles sont par leur nature ou divines ou absurdes ; il est impossible par conséquent à un homme sensé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenus dans cette collection est inutile , *Histoire véritable de l'établissement du christianisme* : il n'a jamais été publié ; une partie seulement était imprimée à la mort de l'auteur ; le reste s'est trouvé dans ses papiers écrits de sa main. L'on peut regarder cette histoire comme son dernier ouvrage , et les maximes qui le terminent comme ses derniers sentimens et ses derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ DE METAPHYSIQUE. INTRODUCTION.

Doutes sur l'homme.

PEU de gens s'avisent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'est que l'homme. Les payfans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre espèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau bise, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, sans favoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'assemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde assez toute l'espèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ses semblables. Une jeune parisienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité; et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent son ame d'entendre la voix de tout le reste de la nature. Un jeune turc, dans le silence du sérail, regarde les hommes comme des êtres supérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs esclaves; et son imagination

ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre distingue l'univers entier en ecclésiastiques et en laïques; et il regarde sans difficulté la portion ecclésiastique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre etc. etc.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complètes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup: car si vous en exceptez *Hobbes*, *Locke*, *Descartes*, *Bayle* et un très-petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi réservée que celle du vulgaire, et seulement plus confuse. Demandez au P. *Malebranche* ce que c'est que l'homme; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de DIEU, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à DIEU qu'à son corps, voyant tout en DIEU pensant, sentant tout en DIEU.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchans et de malheureux, créés pour être damnés, parmi lesquels cependant DIEU a choisi de toute éternité quelques âmes, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions pour être sauvée.

L'un dit: l'homme est une âme unie à un corps; et quand le corps est mort, l'âme vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais dans la recherche de l'homme me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie: ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la

terre, de dessus laquelle tous les mouvemens célestes paraîtraient irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvemens apparens que je vois sur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et sur tout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le soleil pour considérer de là les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE PREMIER

Des différentes espèces d'hommes.

DESCENDU sur ce petit amas de boue et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un homme. Je vois des singes, des éléphans, des

nègres qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns et les autres ont un langage qui je n'entends point, et toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à ne pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs desirs; mais au bout de quelque temps le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage; et enfin à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphants, j'ai hasardé de juger, qu'en effet c'est là l'homme; et je me suis fait à moi-même cette définition:

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer;

sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités, naissant, vivant et mourant tout comme eux.

Après avoir passé quelque temps parmi cette espèce, je passe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je suis surpris de ce que je vois: les éléphants, les lions, les singes, les perroquets n'y sont pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît absolument différent; ils sont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête est couverte de grands crins noirs. Ils paraissent avoir sur toutes les choses des idées contraires à celles des nègres. Je suis donc forcé de changer ma définition et de ranger la nature humaine sous deux espèces, la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa et Suratte, qui sont les rendez vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'européens qui sont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre aussi beaucoup d'américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition et mes espèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une espèce encore plus singulière que toutes celles-ci; c'est un homme vêtu d'une longue soutane noire, et qui se dit fait pour instruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez sont tous nés d'un même père; et de-là il me conte une longue histoire. Mais ce que me dit cet animal, me paraît fort suspect. Je m'informe si un nègre et une négresse à la laine noire et au nez épaté font quelquefois des enfans

blancs,

blancs, portant cheveux blonds, et ayant un nez aquilin et des yeux bleus ; si des nations sans barbe font sorties des peuples barbus, et si les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres transplantés, par exemple, en Allemagne ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne se chargent de changer l'espèce, et ainsi du reste. On m'ajoute que jamais homme un peu instruit n'a avancé que les espèces non-mélangées dégénéraissent, et qu'il n'y a guère que l'abbé *Dubos* qui ait dit cette sottise dans un livre intitulé : *Réflexions sur la peinture et sur la poésie etc.*

Il me semble alors que je suis assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres ; que les poiriers, les sapins, les chênes et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe ne viennent pas du même homme. (1)

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser dans ces espèces d'hommes différentes ; comment lui viennent ses idées, s'il a une

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produisent ensemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'espèce différente ; mais y a-t-il eu un temps où il n'existait qu'un ou deux individus de chaque espèce ? c'est ce que nous ignorons complètement.

T. 44. *Philos. générale.* T. I. B

ame distincte du corps, si cette ame est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices etc.: mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abyssime de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question: *T'a-t-il un Dieu: n'y en a-t-il pas?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaissance d'un Dieu créateur; ces peuples à la vérité sont barbares, et en très-petit nombre: mais enfin ce sont des hommes; et si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les sauvages hottentots auraient une idée aussi sublime que nous d'un être suprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans sa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine; ils prononcent le mot de *Dieu* souvent toute leur vie sans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois, sur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion: est-il possible que la connaissance d'un Dieu notre créateur, notre conservateur, notre tout, soit moins nécessaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts; tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaissance de Dieu: que cela soit déplorable ou non, telle est certainement la condition humaine.

Voyons si nous acquérons avec le temps la connaissance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphysiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche si importante, que de peser ce qu'on peut dire pour et contre, de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raison ?

Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu.

IL y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer non-seulement l'ordre qui est dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup de gros livres, et tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'éiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin que l'éiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre etc. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la

matière avec rien , et qu'il soit infini en tous sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : *Il est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus puissant que moi , donc cet être existe de toute éternité , donc il a créé tout ; donc il est infini etc.* Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion ; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi , et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique , moins fait pour être saisi par les esprits grossiers , et conduit à des connaissances bien plus vastes : en voici le précis.

J'existe , donc quelque chose existe. Si quelque chose existe , quelque chose a donc existé de toute éternité ; car ce qui est , ou est par lui-même , ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même , il est nécessairement , il a toujours été nécessairement , et c'est DIEU ; s'il a reçu son être d'un autre , et ce second d'un troisième , celui dont ce dernier a reçu son être , doit nécessairement être DIEU. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre , s'il n'a le pouvoir de créer ; de plus si vous dites qu'une chose reçoit , je ne dis pas la forme , mais son existence d'une autre chose , et celle-là d'une troisième , cette troisième d'une autre encore , et ainsi en remontant jusqu'à l'infini , vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble ; ils n'ont aucune cause externe de leur existence ; pris chacun en particulier , ils n'en ont aucune interne : c'est-à-dire , pris tous ensemble ,

ils ne doivent leur existence à rien ; pris chacun en particulier , aucun n'existe par foi-même ; donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité , et qui est l'origine de tous les autres êtres. De-là il suit essentiellement que cet être est infini en durée , en immensité , en puissance ; car qui peut le borner ? Mais me direz-vous , le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue , c'est une contraction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est , car si elle est en ce moment d'une nécessité absolue , ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or , certainement cette table sur laquelle j'écris , cette plume dont je me sers n'ont pas toujours été ce qu'elles sont ; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un moment , donc elles n'existent pas nécessairement. Or si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue , il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement , donc le mouvement n'existait pas auparavant ; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière ; donc la matière le reçoit d'ailleurs , donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière ; car un rocher ou du froment ne

pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée ? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles ; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de l'essence de la matière ; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un être suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu, et le précis de plusieurs volumes ; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce système.

Difficultés sur l'existence de DIEU.

1°. SI DIEU n'est pas ce monde matériel, il l'a créé, (ou bien, si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même) mais en faisant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de son propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'est rien ; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas ferait essentiellement partie de l'essence divine : donc je ne puis avoir d'idées de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2°. DIEU aurait fait ce monde ou nécessairement ou librement ; s'il l'a fait par nécessité il a dû toujours l'avoir fait ; car cette nécessité est éternelle ; donc en ce cas le monde ferait éternel et créé, ce qui implique contradiction. Si DIEU

l'a fait librement par pur choix , sans aucune raison antécédente , c'est encore une contradiction ; car c'est se contredire que de supposer l'être infiniment sage faisant tout sans aucune raison qui le détermine , et l'être infiniment puissant ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3°. S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature , et que chaque chose semble être faite pour une certaine fin , il est encore plus vrai aux yeux des philosophes que tout se fait dans la nature par les lois éternelles , indépendantes et immuables des mathématiques ; la construction et la durée du corps humain sont une suite de l'équilibre des liqueurs et de la force des leviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers , plus on le trouve arrangé , depuis les étoiles jusqu'au ciron , selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature , il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple , un champ produit de l'herbe , parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie , et non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine : ainsi du reste.

4°. Si l'arrangement des parties de ce monde et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante , prouvait un créateur et un maître , il prouverait encore mieux un être

barbare : car si l'on admet des causes finales , on fera obligé de dire que DIEU infiniment sage et infiniment bon a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet , si l'on considère tous les animaux , on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme , il y a de quoi faire des reproches à la Divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de DIEU ne sont point faites comme la nôtre ; cet argument sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens , qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même qu'on suppose que DIEU leur en a donnée , que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure que l'on a , et qu'il est aussi impossible que nous ne croyons pas très-barbare un être qui se conduirait comme un homme barbare , qu'il est impossible que nous ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds , quand nous l'avons mesuré avec une toise , et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique , ajouteront-ils , que notre mesure est fautive , on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction ; car c'est DIEU lui même qui nous aura donné cette fautive idée : donc DIEU ne nous aura faits que pour nous tromper. Or , c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections , jette ses créatures dans l'erreur , qui est à proprement parler la seule imperfection : c'est visiblement se contredire ; enfin les matérialistes finiront par dire : Nous avons
moins

moins d'absurdités à dévorer dans le système de l'athéisme que dans celui du déisme; car d'un côté il faut à la vérité que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons; mais de l'autre il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous est donc plus facile, conclueront-ils, de ne pas croire un DIEU que de le croire.

Réponse à ces objections.

LES argumens contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que

la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir et de discuter les attributs de cet être dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les *Lockes*, les *Clarkes* nous disent : *Cet être est un être intelligent, car celui qui a tout produit doit avoir toutes les perfections qu'il a mises dans ce qu'il a produit, sans quoi l'effet serait plus parfait que la cause; ou bien d'une autre manière: Il y aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été produite par rien, ce qui est visiblement absurde: Clarke 39, Locke. Donc puisqu'il y a des êtres intelligens, et que la matière n'a pu se donner la faculté de penser, il faut que l'être existant par lui-même, que DIEU soit un être intelligent.* Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument et dire: *il faut que DIEU soit matière, puisqu'il y a des êtres matériels; car sans cela la matière n'aura été produite par rien, et une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en glissant le mot de perfection; M. Clarke semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre dans tout son jour; il se fait seulement cette objection: On dira que DIEU a bien communiqué la divisibilité et la figure à la matière, quoiqu'il ne soit ni figuré ni divisible: et il fait à cette objection une réponse très-solide et très-aisée, c'est que la divisibilité, la figure sont des qualités négatives et des limitations; et que quoiqu'une cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir, et doit nécessairement*

avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. Clarke à celui qui lui aurait dit : *La matière n'est point un être négatif, une limitation, une imperfection, c'est un être réel, positif, qui a ses attributs tout comme l'esprit ; or, comment DIEU aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'est pas matériel.* Il faut donc ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence ; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation et une limitation ; ou bien si ces trois partis sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être existant par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être par lui-même est matière ; car la chose est absolument semblable : on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection*, on en abuse ici visiblement ; car qui osera dire que la matière est une imperfection et la pensée une perfection ? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection* ? est-ce perfection par rapport à DIEU, ou par rapport à nous ?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinosisme ; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne serait plus faux que cette conséquence ;

car cela prouverait seulement que notre intelligence ne ressemble pas plus à l'intelligence de DIEU, que notre manière d'être étendu ne ressemble à la manière dont DIEU remplit l'espace. DIEU n'est point dans le cas des causes que nous connaissons; il a pu créer l'esprit et la matière, sans être ni matière ni esprit; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais pas le *Quomodo*, il est vrai; j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; son existence m'est démontrée; mais pour ses attributs et son essence, il m'est, je crois démontré que je ne suis pas fait pour les comprendre.

Dire que DIEU n'a pu faire ce monde ni nécessairement ni librement, n'est qu'un sophisme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un DIEU, et que le monde n'est pas DIEU; et cette objection se réduit seulement à ceci: Je ne puis comprendre que DIEU ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre; donc il ne l'a pu créer. C'est comme si l'on disait: Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval n'a pas existé mille ans auparavant, donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de DIEU est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si DIEU existe, il est libre; et il ne le ferait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, et si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement; si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté?

Les lois mathématiques sont immuables, il est

vrai ; mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est ; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même , aucune n'agit sans mouvement ; le mouvement n'existe point par lui-même , donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent, que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourrât-on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût une telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que sur la terre il est d'une nécessité absolue et inhérente dans la nature des choses qu'il eût un certain nombre d'êtres ? non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours : donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux etc. on ne peut conclure de-là qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici sur-tout raisonner de bonne foi et ne point chercher à se tromper soi-même : quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production ; il me semble qu'on ne peut, sans une

secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux est dans ce cas : ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin ?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer; qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injustice et de cruauté qu'on fait à DIEU, je réponds d'abord que supposé qu'il y ait un mal moral, (ce qui me paraît une chimère) ce mal moral est tout aussi impossible à expliquer dans le système de la matière que dans celui d'un Dieu. Je réponds ensuite que nous n'avons d'autres idées de la justice que celles que nous nous sommes formées de toute action utile à la société, et conformes aux lois établies par nous, pour le bien commun; or cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec DIEU. Il est tout aussi absurde de dire de DIEU, en ce sens, que DIEU est juste ou injuste, que de dire DIEU est bleu ou quarré.

Il est donc insensé de reprocher à DIEU que les mouches soient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans,

qu'ils abusent de leur liberté pour se détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des passions cruelles etc. : car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches dussent être éternels. Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral : nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux, que l'éiguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine ?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités : et c'est ce qu'il faut examiner avec application, en faisant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes.

IL faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement et par lui-même, de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes, à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement qu'elle est : il faut qu'ils disent que le monde matériel a en soi essentiellement la pensée et le sentiment ; car il ne peut les acquérir, puisqu'en ce cas ils lui viendraient de

rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs puisqu'il est supposé être tout ce qui est. Il faut donc que cette pensée et ce sentiment lui soient inhérens, comme l'étendue, la divisibilité, la capacité du mouvement sont inhérentes à la matière ; et il faut avec cela confesser qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce sentiment et cette pensée essentielle au total du monde ; que ces sentimens et ces pensées, quoiqu'inhérens dans la matière, périssent cependant à chaque instant ; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui se répand dans les corps organisés ; et alors il faudra que cette ame soit autre chose que le monde. Ainsi de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que des chimères qui se détruisent.

Les matérialistes doivent encore soutenir que le mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par-là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer : ils seront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a aucune liberté, et par-là qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour et le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi entraînés de doute en doute,

et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *y a-t-il un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre DIEU et nous, de voir si DIEU a établi des lois pour les êtres pensans, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par DIEU même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison: mais ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait, ou doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

QUICONQUE se rendra un compte fidelle de tout ce qui s'est passé dans son entendement avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées. Mais des philosophes, qui ont abusé de leur raison, ont prétendu que nous avions des idées innées; et ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit, que DIEU avait pris des cubes de matière, et les avait froissés l'un contre

l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité: mais une hypothèse ingénieuse et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire. L'esprit s'applaudit de ces principes subtils, et se sert de toute sa sagacité pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire: Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire: Faisons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées, se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immenité de DIEU, et de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si avant de s'engager dans ce système, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; et que lorsqu'enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes.

mes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques: ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que DIEU nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il est donc indubitable que nos premières idées sont nos sensations. Petit à petit nous recevons des idées composées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions; nous les rangeons ensuite sous des idées générales, et de cette seule faculté que nous avons de composer et d'arranger ainsi nos idées, résultent toutes les vastes connaissances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos sens, n'ont qu'à rentrer un instant en eux mêmes: premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète et même seulement positive de l'infini; mais que ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres, qu'ils sont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte; et cette impuissance, ils l'ont appelée *infini*; ce qui est bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. Que si l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je répons que non: on prouve seulement

que la matière sera toujours divisible ; on prouve que tous les cercles possibles passeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de surfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini , que cette proposition *il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'est que DIEU.

Mais ce n'est pas assez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les sens ; notre curiosité nous porte jusqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'est ici que tous les philosophes ont fait de beaux romans ; il était aisé de se les épargner en considérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques , ni du flambeau de l'expérience et de la physique , il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas. Jusqu'à ce que nous ayons les yeux assez fins pour distinguer les parties constituantes de l'or d'avec les parties constituantes d'un grain de moutarde , il est bien sûr que nous ne pourrons raisonner sur leurs essences : et jusqu'à ce que l'homme soit d'une autre nature , et qu'il ait des organes pour apercevoir sa propre substance et l'essence de ses idées , comme il a des organes pour sentir , il est indubitable qu'il lui sera impossible de les connaître. Demander comment nous pensons et comment nous sentons , comment nos mouvemens obéissent à notre volonté , c'est demander le secret du Créateur ; nos sens ne nous fournissent pas plus de voies pour arriver à cette connaissance , qu'ils ne nous fournissent des ailes

quand nous désirons avoir la faculté de voler ; et c'est ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les sens ; puisque lorsque les sens nous manquent, les idées nous manquent ; aussi, nous est-il impossible de savoir comment nous pensons, par la même raison qu'il nous est impossible d'avoir l'idée d'un fixième sens ; c'est parce qu'il nous manque des organes qui enseignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardiesse d'imaginer un système sur la nature de l'ame et de nos conceptions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. Mallebranche est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions qui nous viennent à l'occasion des objets ne peuvent être causées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment ; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous sommes à cet égard aussi impuissans que ces objets ; il faut donc que ce soit DIEU qui nous les donne. Or DIEU est le lien des esprits, et les esprits subsistent en lui ; donc c'est en lui que nous avons nos idées et que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point

38 QUE TOUTES LES IDÉES etc.

d'enthousiasme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raisonnement nous donne.

Je demande ce que veut dire, DIEU *est le lien des esprits?* et quand même ces mots, *sentir et voir tout en DIEU* formeraient en nous une idée distincte, je demande ce que nous y gagnerions, et en quoi nous serions plus savans qu'auparavant?

Certainement pour réduire le système du père *Mallebranche* à quelque chose d'intelligible, on est obligé de recourir au spinosisme, d'imaginer que le total de l'univers est DIEU, que ce DIEU agit dans tous les êtres, sent dans les bêtes, pense dans les hommes, végète dans les arbres, est pensée et caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, et enfin toutes les absurdités qui découlent nécessairement de ce principe.

Les égaremens de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui est impénétrable pour nous, doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philosophie est de savoir s'arrêter où il faut, et de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reste assez de terrain à parcourir sans voyager dans les espaces imaginaires. Contentons-nous donc de savoir par l'expérience appuyée du raisonnement, seule source de nos connaissances, que nos sens sont les portes par lesquelles toutes les idées entrent dans notre entendement; et ressouvenons-nous bien qu'il nous est absolument impossible de connaître le secret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'instrumens proportionnés à ses ressorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

ON n'aurait point songé à traiter cette question si les philosophes n'avaient cherché à douter des choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au dehors. Nous savons que pendant le sommeil nous voyons et nous sentons des choses qui n'existent pas, peut-être notre vie est-elle un songe continuuel, et la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même, la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets et entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps: il est donc très possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure, nous entendons des sons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet*: mais la substance de cet objet quelle est-elle? C'est-là en effet que l'objet échappe à notre imagination; ce que nous nommons si hardiment *la substance* n'est en effet que l'assemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera-t-il?

Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'est autre chose que mes perceptions; je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte, et d'un corps tellement configuré*; mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur existent: voilà ce que dit *Sextus Empiricus*, et à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de-là? nous conduirons-nous autrement dans notre vie? aurons-nous des idées différentes sur rien? Il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement:

1°. Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des songes, parce que vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous casse

l'épaule,

l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2°. Il est très-vrai que nos sens sont souvent trompés; mais qu'entend-on par-là? Nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai idée des étoiles que par l'attouchement; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur*, il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur grosseur; aucun même de ces attouchemens qui ne sont point palpables ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que par conséquent il y a là quelque chose d'étendu et d'impénétrable. Ainsi supposé (car que ne suppose-t-on pas) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, et peut-être même serait-il long-temps sans

en avoir d'idée ; mais celui qui serait sourd et aveugle , et qui aurait le toucher , ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui feraient éprouver de la dureté ; et cela parce qu'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore , mais qu'il soit étendu et impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci :

1°. S'il n'y a point d'objets extérieurs , et si mon imagination fait tout , pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu , et ne suis-je point brûlé quand , dans un rêve , je crois toucher du feu ?

2°. Quand j'écris mes idées sur ce papier et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris , comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et pensées , si cet autre homme ne me les lit pas effectivement ? comment puis-je même les retrouver si elles n'y sont pas ? Enfin quelque effort que je fasse pour douter , je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant , mais je n'y puis que faire ; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère , et j'ai beau m'avoir démontré , c'est-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle et sa tangente , je sens bien que si un être tout-puissant me venait dire de ces deux propositions , *il y a des corps , et une infinité de courbes passent entre le cercle et sa tangente* , il y a une proposition qui est fautive , devinez laquelle ? Je devinerais que c'est la

dernière, car sachant bien que j'ai ignoré longtemps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, et que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, et par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs. (*)

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

Nous sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons et que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un DIEU duquel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce DIEU a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible, et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être. Mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que DIEU nous a

(*) Voyez l'article *Existence*, dans *l'Encyclopédie*: c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée, et elle y est complètement résolue.

donnée? est-ce la matière qui sent et qui pense? est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une âme? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me mettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le Créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt en voyant l'homme ce que c'est que cet animal; je définirais son âme et toutes ses facultés en connaissance de cause avec autant de hardiesse que l'ont défini tant de philosophes qui n'en savaient rien; mais avouant mon ignorance et essayant ma faible raison, je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, et je vois ensuite si je puis juger du total. Je me suppose donc arrivé en Afrique et entouré de nègres, de hottentots et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie sont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent tous des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes desirs, mêmes passions, mêmes besoins; ils les expriment tous chacun dans leurs langues. La langue que j'entends la première est celle des animaux, cela ne peut être autrement; les sons par lesquels ils s'expriment, ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivans de leurs passions; ces signes

portent l'empreinte de ce qu'ils expriment : le cri d'un chien qui demande à manger , joint à toutes ses attitudes , a une relation sensible à son objet ; je le distingue incontinent des cris et des mouvemens par lesquels il flatte un autre animal , de ceux avec lesquels il chasse , et de ceux par lesquels il se plaint ; je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude , ou la douleur d'une blessure , ou les impatiences de l'amour. Ainsi avec un peu d'attention j'entends le langage de tous les animaux ; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment ; peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées : mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées , il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné , proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres ? que puis-je y voir , sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans leur tête , exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces êtres , plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre ; cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous ; ils ont tous des songes et des images faibles pendant le sommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté sentante et pensante croît avec leurs organes , s'affaiblit avec eux , périt avec eux ; que l'on verse le sang d'un singe et d'un nègre , il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de se reconnaître ; bientôt après leurs sens extérieurs n'agissent plus , et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé: c'est donc DIEU qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir et d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes: voilà assurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent: Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux; il a une ame spirituelle et immortelle: car (remarquez bien ceci) si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée, elle doit être divisible, capable de mouvement etc.; or la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière; elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage et l'image d'un DIEU. J'écoute ces maîtres, et je leurs réponds toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux: Si l'homme a une ame telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent, ce chien est une forme substantielle; les autres me disent, n'en croyez rien, les formes substantielles,

font des chimères; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot, et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis: Si ces bêtes font de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tourne-broche dont vous parlez; ou si vous avez l'honneur de posséder une ame spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils font tout ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations; et si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, DIEU en leur donnant ces organes aura fait un ouvrage inutile; et DIEU, selon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une ame spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces meilleurs peuvent me répondre, c'est qu'ils conjecturent que les ressorts des animaux, qui paraissent les organes de leurs sentimens, sont nécessaires à leur vie, et ne sont chez eux que les ressorts de la vie; mais cette réponse n'est qu'une supposition déraisonnable.

Il est certain que pour vivre on n'a besoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces sens et qui vivent; donc ces organes de sentiment ne sont donnés que pour le sentiment; donc les animaux sentent comme nous; donc ce ne peut être que par un

excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une espèce différente de celle qui anime les brutes. Il est donc clair jusqu'à présent que ni les philosophes, ni moi ne savons ce que c'est que cette ame: il m'est seulement prouvé que c'est quelque chose de commun entre l'animal appelé *homme* et celui qu'on nomme *bête*. Voyons si cette faculté commune à tous ces animaux est matière ou non.

Il est impossible, me dit-on, que la matière pense. Je ne vois pas cette impossibilité. Si la pensée était un composé de la matière, comme ils me le disent, j'avouerais que la pensée devrait être étendue et divisible; mais si la pensée est un attribut de DIEU, donné à la matière, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que cet attribut soit étendu et divisible; car je vois que DIEU a communiqué d'autres propriétés à la matière, lesquelles n'ont ni étendue, ni divisibilité; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit sans corps intermédiaires, et qui agit en raison directe de la masse, et non des surfaces, et en raison doublee inverse des distances, est une qualité réelle démontrée, et dont la cause est aussi cachée que celle de la pensée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois et selon ce qui me paraît le plus probable; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi je juge que la même cause agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes; et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes,

bêtes est un attribut donné par DIEU à la matière. Car si ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette substance. Aussi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame pense toujours; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes: pensent-ils sans cesse? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein et profond? les bêtes ont-elles à tous momens des idées? quelqu'un qui est évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui est réellement une mort passagère? Si l'ame ne pense pas toujours, il est donc absurde de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. Que pourrions-nous en conclure, sinon que DIEU a organisé les corps pour penser comme pour manger et pour digérer? En m'informant de l'histoire du genre-humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi sur cet article. Je lis le plus ancien livre qui soit au monde, conservé par un peuple qui se prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit même que DIEU semble penser comme moi; il m'apprend que DIEU a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur prescrire jusqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe, et il ne leur dit pas un mot de leur ame; il ne leur parle que des peines et des récompenses temporelles: cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation

qui crût la spiritualité et l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après, DIEU est venu apprendre aux hommes que leur ame est immortelle; mais moi qui suis d'une autre sphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de DIEU. Il semble étrange à ma raison que DIEU ait fait croire aux hommes le pour et le contre; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé; je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire; car il paraît aussi possible à DIEU de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire; ce DIEU qui peut comme il lui plaît conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'être suprême n'a pas jugé à-propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, et la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la

fortifier par cet exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortelle.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet DIEU a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri; j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort; l'un n'est pas plus inconsequent que l'autre; et certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que DIEU ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec

sa faculté; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau et de l'homme. DIEU peut aussi avoir donné aux hommes et aux animaux une ame simple, immatérielle, et la conserver indépendamment de leur corps. Cela lui est aussi possible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choses possibles, il me semble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la sensation de l'homme soit une chose immortelle, qui me prouvera qu'elle l'est? Quoi, moi qui ne fais point quelle est la nature de cette chose, j'affirmerai qu'elle est éternelle! moi qui sais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par sa nature! et tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme le désire!

Il serait bien doux en effet de survivre à soi-même, de conserver éternellement la plus excellente partie de son être dans la destruction de l'autre, de vivre à jamais avec ses amis etc. Cette chimère (à l'envisager en ce seul sens) serait consolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le système de la métempsychose; mais ce système a-t-il plus de vraisemblance que les *Mille et une nuits*? et n'est-il pas un fruit de l'imagination vive et absurde de la

plupart des philosophes orientaux ? Mais je suppose, malgré toutes les vraisemblances, que DIEU conserve après la mort de l'homme ce qu'on appelle son *ame*, et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la destruction ordinaire de toutes choses : je demande ce que l'homme y gagnera ; je demande ce que l'esprit de *Jacques* a de commun avec *Jacques* quand il est mort.

Ce qui constitue la personne de *Jacques*, ce qui fait que *Jacques* est soi-même, et le même qu'il était hier à ses propres yeux, c'est qu'il se ressouvient des idées qu'il avait hier, et que dans son entendement il unit son existence d'hier à celle d'aujourd'hui ; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, son existence passée lui serait aussi étrangère que celle d'un autre homme ; il ne serait pas plus le *Jacques* d'hier, la même personne, qu'il serait *Socrate* ou *César*. Or je suppose que *Jacques* dans sa dernière maladie a perdu absolument la mémoire, et meurt par conséquent sans être ce même *Jacques* qui a vécu : DIEU rendra-t-il à son ame cette mémoire qu'il a perdue ? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'existent plus ? en ce cas ne fera-ce pas un homme tout nouveau, aussi différent du premier qu'un Indien l'est d'un Européen ?

Mais on peut dire aussi que *Jacques* ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, son ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouissement ou après un transport au cerveau ; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne

54 SI CE QU'ON APPELLE AME etc.

cesse pas d'être le même homme lorsqu'il a recouvré la mémoire : donc l'ame de *Jacques*, s'il en a une, et qu'elle soit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le suppose, pourra recouvrer la mémoire après sa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouissement pendant la vie : donc *Jacques* sera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être proposées, et celui qui trouvera une manière sûre de résoudre l'équation de cette inconnue, fera je pense un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres ; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'est assez pour moi que je voie jusqu'où je peux aller. Je n'affure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'ame ; mais toutes les vraisemblances sont contr'elles ; et il est également injuste et déraisonnable de vouloir une démonstration dans une recherche qui n'est susceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'esprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la société, et les faire souvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle et mortelle, sans compter de grandes sectes de philosophes qui valaient bien les Juifs et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme est libre.

PEUR-ETRE n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté ; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philosophes ont hérissé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de DIEU son secret et de concilier sa prescience avec le libre arbitre , sont cause que l'idée de la liberté s'est obscurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'est si bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *Liberté* , sans se ressouvenir de toutes les difficultés qui marchent à sa suite , qu'on ne s'entend presque plus à présent quand on demande si l'homme est libre.

Ce n'est plus ici le lieu de feindre un être doué de raison , lequel n'est point homme , et qui examine avec indifférence ce que c'est que l'homme ; c'est ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans soi-même, et qu'il se rende témoignage de son propre sentiment.

Dépouillons d'abord la question de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarasser , et définissons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté est uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix , elle serait libre ; les animaux et les hommes ont ce pouvoir ; donc ils sont libres. Je puis à toute force contester cette faculté aux animaux ; je puis me figurer , si je veux abuser de ma raison , que les bêtes , qui

me ressembler en tout le reste, différent de moi en ce seul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni desirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma pensée à telle ou telle considération etc. Si quelqu'un vient me dire: Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un sentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le soleil large de deux pieds, quoiqu'il soit en grosseur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un: Le cas est différent: DIEU ne m'a point trompé en me faisant voir ce qui est éloigné de moi d'une grosseur proportionnée à sa distance; telles sont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en raison directe de leur grosseur et de leur éloignement; et telle est la nature de mes organes que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre. Il en est de même du sens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les sensations plus ou moins fortes, toutes choses égales, que selon que les corps sonores et odoriférans sont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur: mais si je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, DIEU m'aurait

créé exprès pour me tromper ; de même que s'il me faisait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne résulterait rien de cette tromperie, sinon une absurdité dans la manière d'agir d'un être suprême infiniment sage.

Et qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à DIEU. Car premièrement ce Dieu étant prouvé, il est démontré que c'est lui qui est la cause de ma liberté en cas que je sois libre ; et qu'il est l'auteur absurde de mon erreur, si m'ayant fait un être purement patient, sans volonté, il me fait accroire que je suis agent et que je suis libre.

Secondement s'il n'y avait point de Dieu, qui est-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce sentiment de liberté en me mettant dans l'esclavage ? serait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence ? Je ne puis être instruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir, je ne puis avoir reçu de DIEU le sentiment de ma volonté sans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté, donc je suis un agent.

Vouloir et agir c'est précisément la même chose qu'être libre. DIEU lui-même ne peut être libre que dans ce sens. Il a voulu et il a agi selon sa volonté. Si on supposait sa volonté déterminée nécessairement, si on disait : Il a été nécessité à vouloir ce qu'il a fait ; on tomberait dans une aussi grande absurdité que si on disait : Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu. Car si DIEU était nécessité, il ne serait plus agent, il serait patient, et il ne serait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque chose qui existe, donc quelque être est de toute éternité, donc cet être existe par lui-même d'une nécessité absolue, donc il est infini, donc tous les autres êtres viennent de lui sans qu'on sache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous sentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous sentons en nous.

La liberté dans DIEU est le pouvoir de penser toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de DIEU à l'homme est le pouvoir faible, limité et passager de s'appliquer à quelques pensées, et d'opérer certains mouvemens. La liberté des enfans qui ne réfléchissent point encore, et des espèces d'animaux qui ne réfléchissent jamais, consiste à vouloir et à opérer des mouvemens seulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les causes de cette erreur: on a d'abord remarqué que nous avons souvent des passions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtresse infidelle, et ses desirs plus forts que la raison le ramènent vers elle; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvemens de colère qu'on ne peut maîtriser; on souhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous sommes

accablés presque toute notre vie, ont fait croire que nous sommes liés de même dans tout le reste; et on a dit: L'homme est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses violentes dont il sent l'agitation; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il n'est pas plus le maître; c'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais il est toujours esclave.

Ce raisonnement, qui n'est que la logique de la faiblesse humaine, est tout semblable à celui-ci: Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé.

Or qui ne voit l'impertinence de cette conclusion? qui ne voit au contraire que de sentir sa maladie est une preuve indubitable qu'on a eu de la santé, et que sentir son esclavage et son impuissance, prouve invinciblement qu'on a eu de la puissance et de la liberté?

Lorsque vous aviez cette passion furieuse, votre volonté n'était plus obéie par vos sens: alors vous n'étiez pas plus libre que lorsqu'une paralysie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute sa vie dominé par des passions violentes, ou par des images qui occupassent sans cesse son cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui consiste à pouvoir penser quelquefois ce qu'on veut; et c'est le cas où sont plusieurs fous qu'on renferme et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il est bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raison que nous ne sommes pas tous également éclairés,

également robustes etc. La liberté est la santé de l'ame ; peu de gens ont cette santé entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrions jamais parvenir à rendre notre raison souveraine de tous nos desirs ; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvemens involontaires. Nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous ferions ce que DIEU est. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses mêmes dont nous faisons la jouissance, et parce que nous n'avons pas ces attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une conversation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appesantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze, tiers et demi, multipliés par vingt-cinq-dix-neuvièmes et trois quarts ; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaison pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puissance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté sont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui est obéie quelquefois par nos sens ; "Mais cette volonté,

„disent-ils, est nécessairement déterminée comme une balance toujours emportée par le plus grand poids; l'homme ne veut que ce qu'il juge le meilleur; son entendement n'est pas le maître de ne pas juger bon ce qui lui paraît bon. L'entendement agit nécessairement: la volonté est déterminée par l'entendement; donc la volonté est déterminée par une volonté absolue; donc l'homme n'est pas libre.”

Cet argument qui est très-éblouissant, mais qui dans le fond n'est qu'un sophisme, a séduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font presque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi consiste le défaut de ce raisonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choses dont l'idée lui est présente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra; et il ne souhaiterait point d'y aller et ne se déterminerait point à y aller, si son entendement ne lui représentait point ce spectacle comme une chose agréable. Or c'est en cela même que consiste sa liberté; c'est dans le pouvoir de se déterminer soi-même à faire ce qui lui paraît bon: vouloir ce qui ne lui ferait pas plaisir, est une contradiction formelle et une impossibilité. L'homme se détermine à ce qui lui semble le meilleur, et cela est incontestable; mais le point de la question est de savoir s'il a en soi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de se déterminer ou non. Ceux qui disent: *L'assentiment de l'esprit est nécessaire et détermine nécessairement la volonté*, supposent que l'esprit agit physiquement sur la volonté.

Ils disent une absurdité visible ; car ils supposent qu'une pensée est un petit être réel qui agit réellement sur un autre être nommé la volonté ; et ils ne font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l'entendement* etc. ne font que des idées abstraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos discours, et qui ne signifient autre chose sinon l'homme *pensant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'existent donc pas réellement comme des êtres différens, et il est impertinent de dire que l'un agit sur l'autre.

S'ils ne supposent pas que l'esprit agisse physiquement sur la volonté, il faut qu'ils disent, ou que l'homme est libre, ou que DIEU agit pour l'homme, détermine l'homme, et est éternellement occupé à tromper l'homme ; auquel cas ils avouent au moins que DIEU est libre. Si DIEU est libre, la liberté est donc possible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raison pour dire que l'homme ne l'est pas.

Ils ont beau dire, l'homme est déterminé par le plaisir ; c'est confesser, sans qu'ils y pensent, la liberté ; puisque faire ce qui fait plaisir c'est être libre.

DIEU, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que selon son plaisir. Tous les sophismes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de DIEU.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté est cet argument-ci :

„DIEU fait certainement qu'une chose arrive ; il n'est donc pas au pouvoir de l'homme de ne la pas faire.”

Premièrement remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on est obligé de reconnaître dans DIEU. On peut dire: DIEU fait ce qui arrivera; il n'est pas en son pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raisonnement tant rebattu? rien autre chose sinon que nous ne savons et ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de DIEU, et que tous ses attributs sont pour nous des abîmes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si DIEU existe, DIEU est libre; nous savons en même temps qu'il fait tout, mais cette prescience et cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, et tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier, ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de DIEU n'a causé tant de querelles que parce qu'on est ignorant et présomptueux. Que coûtait-il de dire: Je ne fais point ce que sont les attributs de DIEU, et je ne suis point fait pour embrasser son essence? mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer; c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, et fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme,

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

LE grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation, et il y a des moments où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent; après quoi ils oublient cette famille passagère et retournent à la féroce de leur solitude jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux; les autres sont seulement rassemblées par un instinct plus aveugle qui les unit sans objet et sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par son instinct à former une société policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions et sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

II

Il fuffit pour que l'univers foit ce qu'il eft aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le foin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfans, aura bientôt éveillé leur industrie et donné naiffance au commencement groffier des arts. Deux familles auront eu befoin l'une de l'autre fitôt qu'elles auront été formées, et de ces befoins feront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'eft pas comme les autres animaux qui n'ont que l'infift de l'amour-propre et celui de l'accouplement; non-feulement il a cet amour-propre néceffaire pour fa confervation, mais il a auffi pour fon efpèce une bienveillance naturelle qui ne fe remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en paffant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout fanglant, elle en prendra un morceau fans concevoir la moindre pitié, et continuera fon chemin; et cependant cette même chienne défendra fon petit et mourra en combattant plutôt que de fouffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus fangve voie un joli enfant prêt d'être dévoré par quelque animal, il fentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un délir d'aller à fon fecours. Il eft vrai que ce fentiment de pitié et de bienveillance eft fouvent étouffé par la fureur de l'amour-propre: auffi la nature fage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous mêmes; c'eft déjà beaucoup

que nous ayons cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance ferait encore un faible secours pour nous faire vivre en société : elle n'aurait jamais pu servir à fonder de grands empires et des villes florissantes, si nous n'avions pas eu de grandes passions.

Ces passions dont l'abus fait à la vérité tant de mal, sont en effet la principale cause de l'ordre que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'orgueil est sur-tout le principal instrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la société. A peine les besoins eurent rassemblé quelques hommes que les plus adroits d'entr'eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil indomptable aussi bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que s'ils faisaient pour le bien commun de la société quelque chose qui leur coûtait un peu de leur bien-être, leur orgueil en ferait amplement dédommagé.

On distingua donc de bonne heure les hommes en deux classes ; la première des hommes divins qui sacrifient leur amour-propre au bien public ; la seconde des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut et veut être encore de la première classe , quoique tout le monde soit dans le fond du cœur de la seconde, et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres desirs crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander qui est une des branches de l'orgueil

et qui se remarque aussi visiblement dans un pédant de collège et dans un bailli de village que dans un pape et dans un empereur, excita encore puissamment l'industrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes, il fallut leur faire connaître clairement qu'on en savait plus qu'eux, et qu'on leur ferait utile.

Il fallut sur-tout se servir de leur avarice pour acheter leur obéissance. On ne pouvait leur donner beaucoup sans avoir beaucoup, et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin sans le secours de l'envie, passion très-naturelle que les hommes déguisent toujours sous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la paresse et aiguïsa le génie de quiconque vit son voisin heureux et puissant. Ainsi de proche en proche les passions seules réunirent les hommes et tirèrent du sein de la terre tous les arts et tous les plaisirs. C'est avec ce ressort que DIEU appelé par *Platon*, l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniste, a animé et embelli la nature: les passions font les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raisonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né sans passions, et qu'il n'en a eu que pour avoir désobéi à DIEU, auraient aussi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle statue que DIEU avait formée, et que cette statue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre et toutes ses branches sont aussi nécessaires à l'homme que le sang qui coule dans

ses veines ; et ceux qui veulent lui ôter ses passions parce qu'elles sont dangereuses, ressemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout son sang , parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents sont une invention du diable, parce qu'ils submergent quelques vaisseaux , et qui ne songerait pas que c'est un bienfait de DIEU par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenses divisent ? Il est donc très-clair que c'est à nos passions et à nos besoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers ; et il est très-vraisemblable que DIEU ne nous a donné ces besoins , ces passions qu'afin que notre industrie les tournât à notre avantage. Que si beaucoup d'hommes en ont abusé , ce n'est pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais usage. DIEU a daigné mettre sur la terre mille nourritures délicieuses pour l'homme : la gourmandise de ceux qui ont tourné cette nourriture en poison mortel pour eux , ne peut servir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

POUR qu'une société subsistât il fallait des lois, comme il faut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires ; elles dépendent des intérêts, des passions et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans

un pays chaud où le vin rendrait furieux , on a jugé à propos de faire un crime d'en boire ; en d'autres climats plus froids il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit se contenter d'une femme ; là il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles ; par-tout ailleurs une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère , à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfans. En Normandie un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus défobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations , et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment , se réunissent tous en ce point qu'ils appellent *vertueux* ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies , et *criminel* ce qui leur est contraire. Ainsi un homme qui s'opposera en Hollande au pouvoir arbitraire , fera un homme très-vertueux , et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain sera condamné au dernier supplice. Le même juif qui à Metz serait envoyé aux galères s'il avait deux femmes , en aura quatre à Constantinople et en sera plus estimé des musulmans.

La plupart des lois se contrarient si visiblement qu'il importe assez peu par quelles lois un Etat se gouverne ; mais ce qui importe beaucoup c'est que les lois une fois établies soient exécutées. Ainsi il n'est d'aucune conséquence qu'il y ait

telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes ; mais on ne pourra jouer un seul moment si l'on ne suit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on sera convenu. (2)

La vertu et le vice, le bien et le mal moral est donc en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société ; et dans tous les lieux et dans tous les temps celui

(2) Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir presque rien d'arbitraire dans les lois. 1°. La raison suffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime simple, qu'entre deux êtres sensibles égaux par la nature, il est contre l'ordre que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2°. La raison montre également qu'il est utile en général au bien des sociétés que les droits de chacun soient respectés, et que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir soit à procurer à l'espèce humaine tout le bonheur dont elle est susceptible, soit à la partager entre les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'on examine ensuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte ; que les unes sont conformes à l'intérêt général, que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que la société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soient justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes se conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulement avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contraire à la justice. Un médecin peut dire : Il est indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha ; mais cela signifie, il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Dans la législation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conséquences de deux moyens qui dès-lors nous paraissent indifférens. L'arbitraire naît de notre ignorance et non de la nature des choses.

qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes, les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, et le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre; et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers malgré qu'ils en aient. DIEU n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des lois que je vous donne de ma bouche par lesquelles je veux que vous vous gouverniez, mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un instinct puissant par lequel elles travaillent et se nourrissent ensemble, et il a donné à l'homme certains sentimens dont il ne peut jamais se défaire, et qui sont les liens éternels et les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour-propre qui doit toujours l'emporter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare revenant du carnage, et dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés,

s'attendrira à la vue des souffrances de son camarade et lui donnera tous les secours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons seront permis chez beaucoup de nations : mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il soit permis de manquer à sa parole ; parce que la société peut bien subsister entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui se feraient gloire de se tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte parce que tous les biens étaient communs ; mais dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous sera alors impossible de ne pas regarder le vol comme contraire à la société, et par conséquent comme injuste.

Il est si vrai que le bien de la société est la seule mesure du bien et du mal moral, que nous sommes forcés de changer, selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes formées du juste et de l'injuste.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec sa fille, et nous flétrissons aussi du nom d'incestueux le frère qui abuse de sa sœur ; mais dans une colonie naissante où il ne restera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le soin que prendra cette famille de ne pas laisser périr l'espèce.

Un frère qui tue son frère est un monstre ; mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de sauver sa patrie que de sacrifier son frère, serait un homme divin.

Nous

Nous aimons tous la vérité et nous en faisons une vertu, parce qu'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge que de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher et celle qui coûte le moins à commettre ; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une vertu héroïque ? Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité serait couvert d'opprobre : et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. de *Tbou*, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de *Cinq-Mars*, est en bénédiction chez les Français ; s'il n'avait point menti elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne fera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral ; il n'y aura donc point de bien en soi et indépendant de l'homme ? Je demanderai à ceux qui font cette question s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaise odeur, autrement que par rapport à nous ? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule, serait un raisonneur très-ridicule ? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous, raisonnerait-il mieux ? Notre bien et notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous ; pourquoi

notre bien et notre mal moral seraient-ils dans un autre cas ?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment remplies ? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de DIEU bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que la conformité à cette loi. Quand DIEU aura dit aux hommes : " Je veux qu'il y ait tant de royaumes sur la terre, et pas une république. Je veux que les cadets aient tout le bien des pères, et qu'on punisse de mort quiconque mangera des dindons ou du cochon ; " alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien et du mal. Mais comme DIEU n'a pas daigné, que je sache, se mêler ainsi de notre conduite, il faut nous en tenir aux présens qu'il nous a faits. Ces présens sont la raison, l'amour-propre, la bienveillance pour notre espèce, les besoins, les passions, tous moyens par lesquels nous avons établi la société.

Bien des gens sont prêts ici à me dire : Si je trouve mon bien-être à déranger votre société, à tuer, à voler, à calomnier, je ne serais donc retenu par rien, et je pourrai m'abandonner sans scrupule à toutes mes passions ? Je n'ai autre chose à dire à ces gens-là, sinon que probablement ils seront pendus, ainsi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons ; c'est précisément pour eux que les lois sont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grêle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main et qui en abusent pour désoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes et réduisent l'autre à la misère, c'est la faute des hommes s'ils souffrent ces ravages abominables, que souvent même ils honorent du nom de vertu; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaises lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, sont les premiers à crier que DIEU a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne fasse des actes solennels de religion; et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'est un malheur attaché à l'humanité que malgré toute l'envie que nous avons de nous conserver, nous nous détruisons mutuellement avec fureur et avec folie. Presque tous les animaux se mangent les uns les autres, et dans l'espèce humaine les mâles s'exterminent par la guerre. Il semble encore que DIEU ait prévu cette calamité en faisant naître parmi nous plus de mâles que de femelles: en effet les peuples qui semblent avoir songé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des registres exacts des naissances et des morts, se sont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il sera aisé de voir qu'il est très-vraisemblable que tous ces meurtres et ces brigandages sont funestes à la société sans intéresser en rien

76 DE LA VERTU ET DU VICE.

la Divinité. DIEU a mis les hommes et les animaux sur la terre, c'est à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée; malheur au taureau qui sera attaqué par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par les loups. Mais si un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, et DIEU te punira; le loup lui répondrait : Je fais mon bien physique, et il y a apparence que DIEU ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un être suprême nous eût donné des lois, et nous eût proposé des peines et des récompenses ! qu'il nous eût dit : Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de DIEU, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses desirs effrénés, et que n'ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service; encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre-humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison il verra qu'il a choisi un très-mauvais parti, et qu'il sera puni infailliblement, soit par

les châtimens si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtiment, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu; et dès qu'il est seulement soupçonné, il doit s'apercevoir qu'il est l'objet du mépris et de l'horreur. Or, DIEU nous a sagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais souffrir que les autres hommes nous haïssent et nous méprisent! être méprisé de ceux avec qui l'on vit est une chose que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais supporter. C'est peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injustices des hommes; c'est par cette crainte mutuelle que DIEU a jugé à propos de les lier. Ainsi tout homme raisonnable conclura qu'il est visiblement de son intérêt d'être honnête homme. La connaissance qu'il aura du cœur humain et la persuasion où il sera qu'il n'y a en soi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen et de remplir tous les devoirs de la vie. Aussi remarque-t-on que les philosophes (qu'on baptise du nom d'incrédulés et de libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liste de tous les grands-hommes de l'antiquité, on fait que *la Mothe le Vayer* précepteur du frère de *Louis XIII*, *Bayle*, *Locke*, *Spinoza*, *milord Shaftesbury*, *Collins*, etc. étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'est pas seulement la crainte du mépris des hommes qui a fait

leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un esprit droit est un honnête homme par la même raison que celui qui n'a point le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuits à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une saine éducation perpétue ces sentimens chez tous les hommes, et de-là est venu ce sentiment universel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, et qui est le pivot de la société. Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens seraient bien à plaindre, et il faudrait que ce fussent des monstres de la société, s'ils ne trouvaient pas en eux mêmes les sentimens nécessaires à cette société, et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

QUI es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? que devras-tu ? c'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits si divers ? Ces êtres insensibles et muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi, qui ont une mesure d'idées et de mémoire avec toutes les passions. Ils savent encore moins que moi ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, et ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les soleils innombrables qui remplissent l'espace, sont peuplés d'êtres sensibles et pensans ; mais une barrière éternelle nous sépare, et aucun de ces habitans des autres globes ne s'est communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. le chevalier, que les astres étaient faits pour la terre, et la terre, ainsi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du

soleil ; comme les mouvemens réguliers et proportionnels des astres peuvent éternellement subsister sans qu'il y ait des hommes ; comme il y a sur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes semblables ; j'ai pensé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme pendant sa vie est dévoré par tous les animaux , s'il est sans défense ; et que tous le dévorent encore après sa mort. Ainsi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fussent les rois de la nature. Esclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, referré dans un point, et entouré de l'immensité, je commence par me chercher moi-même.

I I.

Notre faiblesse.

JE suis un faible animal ; je n'ai en naissant ni force ni connaissance, ni instinct ; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes ; je n'acquies quelques idées que comme j'acquies un peu de force quand mes organes commencent à se développer. Cette force augmente en moi jusqu'au temps où ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, et ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui accroit de moment en moment les forces de mes membres

jusqu'à la borne prescrite ? Je l'ignore ; et ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau , qui les conserve dans ma mémoire ? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché ; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

I I I.

Comment puis-je penser.

LES livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose ? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons , quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons , comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison ; je lui ai demandé ce qu'elle est : cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer , qui me font marcher , sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim faisait languir mon corps , et comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées et la nourriture , sans laquelle je ne penserais point , que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait , et une autre substance qui digérait. Cependant , en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux , j'ai senti

grossièrement que je suis un seul; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables, qui cultivent la terre notre mère commune avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, et cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

I V.

Est-il nécessaire de savoir.

VOYANT donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiétaient, et ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'esprit etc., voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais le savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le fussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; et j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce désespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit, et ma curiosité trompée est toujours infatigable.

V.

Aristote, Descartes et Gassendi.

ARISTOTE commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse ; *Descartes* a délayé cette pensée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce *Descartes* sur-tout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point ; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique ; il a bâti un monde si imaginaire ; ses tourbillons et ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* naquit avec l'*Illiade* dans la tête. Il est bien vrai qu'*Homère* en naissant avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'*Illiade*. Nous apportons en naissant le germe de tout ce qui se développe en nous ; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que *Raphaël* et *Michel-Ange* n'apportèrent en naissant de pinceaux et de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'accorder les parties éparfes de ses chimères, supposa que l'homme

pense toujours ; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler ni les chiens de courir , parce que ceux-ci ont la faculté de courir et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience et celle du genre-humain , on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie , le jour et la nuit sans interruption , depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman a été de dire qu'on pensait toujours , mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit , qu'on mange et qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées , comment pouvez-vous affirmer que vous en avez ? *Gassendi* se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva ? on prit *Gassendi* et *Descartes* pour des athées , parce qu'ils raisonnaient.

V I.

Les bêtes.

DE ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées , des perceptions , des conceptions , il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi ; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit , et du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire et qu'il combine quelques idées. Ainsi donc , si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame , la pensée du

chien était aussi l'essence de la fienne, et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricant des tourbillons et de la matière cannelée osa dire que les bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance on le traita d'impie; on prétendit que ce système répugnait à l'écriture sainte, qui dit dans la Genèse, *que DIEU a fait un pacte avec les animaux, et qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront mordus et mangés*; ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien et du mal.

VII.

L'expérience.

NE mêlons jamais l'écriture sainte dans nos disputes philosophiques; ce sont des choses trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, et cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; et certainement si nous ne par-

venons que par l'expérience, et par une suite de tâtonnemens et de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de DIEU même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous sur les objets de notre science, comme les amans ignorans *Daphnis et Chloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs desirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'empereur *Léopold* et au fils de *Louis XIV*, il fallut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale et la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

V I I I.

Substance.

NE pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette substance; mais ce mot même *substance*, *ce qui est dessous*, nous avertit assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais: quelque chose que nous découvriions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est

un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

I X.

Bornes étroites.

NOTRE intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres; il y a aussi des *Hercules* en fait de pensées: mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire de tête et sans papier une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée: mais elle trouvera bien vite sa borne; et c'est pourquoi dans les yeux de combinaison, nul homme, après s'y être formé par toute son application et par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi; sans quoi nous irions de degré en degré jusqu'à l'infini.

Découvertes impossibles.

DANS ce cercle étroit où nous sommes renfermés, voyons donc ce que nous sommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous sommes si accoutumés à ce phénomène incompréhensible, que très-peu y font attention; et quand nous voulons rechercher la cause d'un effet si commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéissance de notre membre, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'un à l'autre, nulle raison, nulle apparence de cause; et nous sentons que nous y penserions une éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance.

X I.

Désespoir fondé.

AINSI arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement sur nous-mêmes, nous sommes effrayés de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au soleil; mais qu'est-ce que le soleil? et pourquoi tourne-t-il sur son axe? et pourquoi en un sens plutôt qu'en

qu'en un autre ? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident ? non-seulement nous ne satisferons jamais à cette question , mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause physique. Pourquoi ? c'est que le nœud de cette difficulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au-dedans de nous, comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître notre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des dieux. Eclaircissons cette idée, et voyons si elle est vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvemens, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses et des différentes phases de la lune et de Vénus, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées et nos desirs résultans de ces sensations, comme nous prédisons les phases et les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement, par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou fâcheuse nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère

T. 44. *Philos. générale.* T. I. H

ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens et sur les pensées actuelles, que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le ferais pour le jour suivant, je le ferais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je ferais le dieu de moi-même. (1) Je

(1) Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1°. Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2°. On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentimens et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3°. Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle et cette connaissance parfaite de notre nature; l'esprit humain pourrait parcourir les différens degrés de cette échelle sans jamais parvenir au dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaissances réelles, et ces connaissances pourraient être utiles. Il en serait de la métaphysique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiserons aucune partie, même en y faisant dans chaque siècle un grand nombre de découvertes utiles.

sens assez que cet état est incompatible avec ma nature ; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser et agir.

X I I.

Faiblesse des hommes.

CE qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, et qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres ? Y a-t-il des intelligences supérieures, maîtresses de toutes leurs idées, qui pensent et qui sentent tout ce qu'elles veulent ? Je n'en fais rien ; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

X I I I.

Suis-je libre ?

NE sortons point encore du cercle de notre existence ; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre ; je lui répondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me répondit-il ; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre ? pensez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre soit une puissance appétitive, et que le libre arbitre se perde par le péché ? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher

de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré; et je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement; je lus des scolastiques, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière; je lus le traité de *Collins* qui me parut *Locke* perfectionné; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands-hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, et les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il ferait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui au mépris de ces lois pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard; et on sait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau; comment ma volonté, qui en dépend, ferait-elle à la fois nécessaire et absolument libre? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien; ainsi quand la maladie m'accable, quand

la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me présente etc. je dois donc penser que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'est pouvoir. Quand ie peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux nécessairement ce que je veux; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puissamment mon désir. Nous pouvons réprimer nos passions, comme je l'ai déjà annoncé nombre IV, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchans; car dans l'un et l'autre cas, nous suivons irrésistiblement notre dernière idée; et cette dernière idée est nécessaire; donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contents de cette mesure de liberté, c'est-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce qu'ils veulent; les astres ne l'ont pas; nous la possédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir sans

autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, et qui semblaient s'accommoder mal avec ses systèmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir attaqué *Collins* en sophiste, et d'avoir détourné l'état de la question en reprochant à *Collins* d'appeler l'homme un *agent nécessaire*. Agent ou patient, qu'importe? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philosophe; il distingue la nécessité physique et la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale? Il vous paraît vraisemblable qu'une reine d'Angleterre, qu'on couronne, et que l'on sacre dans une église, ne se dépouillera pas de ses habits royaux pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela une *nécessité morale* dans une reine de nos climats; mais c'est au fond une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité morale n'est qu'un mot; tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité et le hasard: et vous savez qu'il n'y a point de hasard; donc tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité et contrainte; mais au fond la contrainte est-elle autre chose qu'une nécessité dont on s'aperçoit? et la nécessité n'est-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? *Archimède* est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, et quand il est si fortement occupé d'un problème qu'il ne reçoit pas l'idée de sortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même, (a) mais il est enfin contraint de se rendre.

X I V.

Tout est-il éternel?

ASSERVI à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les éléments, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur et celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien: car la substance de mon père et de ma mère, qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien; car comment le néant produirait-il l'existence? je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité: *Rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en

(a) Voyez le traité de *Métaphysique* qui précède, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci.

lui une force si terrible qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cabut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tobu bobu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne et si générale, me dit : Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe ; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée ; et je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cabut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tobu bobu* des Chaldéens, le *Chaos* d'*Hésiode* ? il restera dans les fables. Le *Chaos* est impossible aux yeux de la raison ; car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence ; or le *Chaos* est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers,

rochers, de glace, de sable, d'eaux, de cristaux, de minéraux, informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydrostatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à *Hésiode* et à *Ovide*.

Si notre sainte écriture a dit que le *Chaos* existait, si le *Tobu bobu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfans qui essayons de faire quelques pas sans lisières: nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

X V.

Intelligence.

MAIS en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration et de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome: *Tout ouvrage démontre un ouvrier.* (2).

(2) La preuve de l'existence de DIEU, tirée de l'observation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre

T. 44. *Philos. générale.* T. I.

I

XVI.

Eternité.

CETTE intelligence est-elle éternelle ? sans doute ; car soit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'existence éternelle de son artisan suprême ; et il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

XVII.

Incompréhensibilité.

JE n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaste carrière ; je veux savoir si cette intelligence divine est quelque chose d'absolument distinct de l'univers, à peu près comme le sculpteur est distingué de la statue ; ou si cette ame du monde est unie au monde, et le pénètre, à peu près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* est unie à moi, et selon cette idée de l'antiquité si bien exprimée dans *Virgile*.

Mens agitat malum et magno se corpore miscet.

et les lois constantes semblent indiquer une unité de dessein et par conséquent une cause unique et intelligente, est la seule à laquelle M. de *Voltaire* se soit arrêté, et la seule qui puisse être admise par un philosophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *Du principe d'action*, contient une exposition de cette preuve à la fois plus frappante et plus simple que celles qui ont été données par des philosophes qu'on a crus profonds, parce qu'ils étaient obscurs, et éloquens, parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle est pour nous, par l'état actuel de nos connaissances sur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un système uni et régulier ; et ensuite la probabilité que ce système régulier est l'effet d'une volonté intelligente ? Cette question est plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup-d'œil.

Et dans *Lucain* :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel, si je ne puis sonder ma propre intelligence, si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière ? Il y en a une, tout me le démontre ; mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée ?

X V I I I.

Infini.

CETTE intelligence est-elle infinie en puissance et en immensité, comme elle est incontestablement infinie en durée ? je n'en puis rien savoir par moi-même. Elle existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie ? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant ? Comment puis-je imaginer que l'intelligence suprême est dans le vide ? Il n'en est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment que je parle, cela est sûr ; je ne peux rien ajouter à cette durée passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombres et en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abyme. Je sens heureuse-

ment que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale ; on aura beau ne pas concevoir ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, et qui cependant peut encore faire ; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement ; et cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'être éternel dont nous sommes l'ouvrage.

X I X.

Ma dépendance.

NOUS sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous ; car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il faisait auparavant, s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui, ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode ; et quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-il ? Nous avons déjà reconnu, *quest. IV*, que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre, sont inutiles au reste du genre humain. (3)

(3) Cette opinion est-elle bien certaine ? L'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles ? Les tables de la lune, celles des satellites de Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers,

Nous sommes certainement l'ouvrage de DIEU, c'est-là ce qu'il m'est utile de savoir; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen et fin dans mon corps, tout est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence, *quest. XV.* Ce n'est pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils faisaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles instrumens de cet éternel fabricant qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le soleil sur son axe.

Souvent la vie des matelots, et elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savans. D'ailleurs dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, et devenir par-là d'une utilité générale, puisque ce sont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple et qui influent sur les opinions? Cette maxime est une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fausse, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le système général des êtres. Il ne faut pas confondre ces causes finales dont nous nous faisons l'objet avec les causes finales plus étendues, que l'observation des Phénomènes peut nous faire soupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philosophie. M. de Voltaire a souvent combattu cette même manière de raisonner.

X X.

Eternité encore.

NÉ d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet être suprême qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais: il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement et visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'être agissant et nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive et nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'être éternel? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est, a la force d'atteindre à l'être nécessaire existant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atome me semble prouver l'éternité de l'existence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose? Cela me paraît incompréhensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je fais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, est aussi absurde;

Samuel Clarke le démontre assez ; (4) mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité ; il n'ose pas dire qu'il ait été si long temps impossible à l'être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu ; et s'il l'a pu , qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule , encore une fois , peut m'apprendre le contraire : mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie , à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

X X I.

Ma dépendance encore.

CET être éternel , cette cause universelle , me donne mes idées ; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête ; mes pensées ne viennent pas de moi , car elles arrivent malgré moi , et souvent s'enfuient de même. On fait assez qu'il n'y a nulle ressemblance , nul rapport entre les objets et nos idées et nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce *Malle-*

(4) Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or , pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi , et qui , à partir de chaque instant , forment une chaîne infinie dans le passé comme dans l'avenir , serait elle impossible à concevoir ? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie , d'une série de termes , s'étendant indéfiniment dans les deux sens à quelque terme qu'on la prenne ? Cette succession infinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques.

branche, qui osait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même : mais n'y avait-il rien de sublime dans les stoïciens, qui pensaient que c'est DIEU qui agit en nous, et que nous possédons un rayon de sa substance ? Entre le rêve de *Mallebranche* et le rêve des stoïciens, où est la réalité ? Je retombe, *quest. II*, dans l'ignorance, qui est l'apanage de la nature, et j'adore DIEU par qui je pense, sans savoir comment je pense.

X X I I.

Nouvelle question.

CONVAINCU par mon peu de raison qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet être ? s'il a la forme des espèces intelligentes et agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes ? J'ai déjà dit que je n'en savais rien, *quest. I*. Néanmoins je ne puis affirmer que cela soit impossible ; car j'aperçois des planètes très-supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très-supérieures à moi, et de corps plus robustes, plus agiles et plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux poètes de l'antiquité le soin de faire descendre *Vénus* de son prétendu troisième ciel, et *Mars* du cinquième ; je ne dois rechercher que l'action de l'être nécessaire sur moi-même.

X X I I I.

Un seul artisan suprême.

Une grande partie des hommes voyant le mal physique et le mal moral répandus sur ce globe, imagina deux êtres puissans, dont l'un produisait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils existaient, ils seraient nécessaires; ils seraient éternels, indépendans, ils occuperaient tout l'espace; ils existeraient donc dans le même lieu; ils se pénétreraient donc l'un l'autre, cela est absurde. L'idée de ces deux puissances ennemies ne peut tirer son origine que des exemples qui nous frappent sur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuisibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainsi deux pouvoirs contraires qui présidaient à la nature; ce n'est qu'un roman asiatique. Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les lois du mouvement et de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système manichéen, et l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. *St Thomas* nous dit que DIEU est un pur acte, une forme, qui n'a ni genre ni prédicat, qu'il est la nature et le supôt, qu'il existe essentiellement, participativement et nuncupativement. Lorsque les domini-

cains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses: j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité; je ne fais pas plus ce que c'est, que je ne fais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déjà convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon

auteur, mon ignorance m'accable à chaque instant, et je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon maître est ou non dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systèmes que les hommes ont inventés sur la Divinité, quel sera donc celui que j'embrasserai? aucun, sinon celui de l'adorer.

X X I V.

Spinoza.

APRÈS m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau dont il faisait son premier principe, après m'être rouffi auprès du feu d'*Empédocle*, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec les atomes d'*Epicure*, supputé des nombres avec *Pythagore*, et avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de *Platon*, et ayant passé par toutes les régions de la métaphysique et de la folie, j'ai voulu enfin connaître le système de *Spinoza*.

Il n'est pas absolument nouveau; il est imité de quelques anciens philosophes grecs, et même de quelques juifs; mais *Spinoza* a fait ce qu'aucun philosophe grec, encore moins aucun juif, n'a fait; il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées: voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité incontestable et lumineuse: Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un être nécessaire. Ce principe est si vrai que le profond *Samuel Clarke* s'en est servi pour prouver l'existence de DIEU.

Cet être doit se trouver par-tout où est l'existence ; car qui le bornerait ?

Cet être nécessaire est donc tout ce qui existe ; il n'y a donc réellement qu'une seule substance dans l'univers.

Cette substance n'en peut créer une autre ; car puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, et comment créer quelque chose du néant ? comment créer l'étendue sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement ?

Il y a dans le monde la pensée et la matière ; la substance nécessaire que nous appelons DIEU est donc la pensée et la matière. Toute pensée et toute matière est donc comprise dans l'immenfité de DIEU : il ne peut y avoir rien hors de lui ; il ne peut agir que dans lui ; il comprend tout, il est tout.

Ainsi tout ce que nous appelons *substances différentes* n'est en effet que l'universalité des différens attributs de l'être suprême, qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, et vit dans toute la nature.

Il n'est point comme un vil roi de la terre, confiné dans son palais, séparé de ses sujets ; il est intimement uni à eux ; ils sont des parties nécessaires de lui-même ; s'il en était distingué il ne serait plus l'être nécessaire, il ne serait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il serait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'effet de ses attributs, cependant,

selon *Spinoza*, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne serait plus infini. Enfin *Spinoza* prononce qu'il faut aimer ce Dieu nécessaire, infini, éternel; et voici ses propres paroles, pag. 45 de l'édition de 1731:

“ A l'égard de l'amour de DIEU, loin que cette
,, idée le puisse affaiblir, j'estime qu'aucune autre
,, n'est plus propre à l'augmenter; puisqu'elle me
,, fait connaître que DIEU est intime à mon être,
,, qu'il me donne l'existence et toutes mes pro-
,, priétés, mais qu'il me les donne libéralement,
,, sans reproche, sans intérêt, sans m'assujettir à
,, autre chose qu'à ma propre nature. Elle bannit
,, la crainte, l'inquiétude, la défiance, et tous
,, les défauts d'un amour vulgaire ou intéressé.
,, Elle me fait sentir que c'est un bien que je ne
,, puis perdre, et que je possède d'autant mieux
,, que je le connais et que je l'aime. ”

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant *Bayle* d'avoir attaqué durement *Spinoza* sans l'entendre. Durement, j'en conviens; injustement, je ne le crois pas. Il serait étrange que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet *Spinoza* compose son dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son propre système. *Bayle* vit combien il est insensé de faire DIEU autre et citrouille, pensée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable est

fort au-dessous de celle de *Prothée*. Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalités* que *Spinoza* emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité ou une partie de l'être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les raisons par lesquelles *Spinoza* soutient l'impossibilité de la création: mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi et non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à *Spinoza*; c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un Dieu simple, composé de parties, d'un Dieu qui se mange et qui se digère lui-même, qui aime et qui hait la même chose en même temps etc. *Spinoza* se sert toujours du mot dieu, *Bayle* le prend par ses propres paroles.

Mais au fond *Spinoza* ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir et aimer DIEU que pour ne point effaroucher le genre-humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'est point athée comme *Epicure*, qui reconnaît, fait des dieux inutiles et oisifs; il ne l'est point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui se moquaient des dieux du vulgaire; il l'est parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immensité et la nécessité des choses; il l'est comme *Scraton*, comme *Diagoras*; il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il affirme,

et qu'affirme-t-il ? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue et pensante, et c'est ce que n'ont jamais dit les philosophes grecs et asiatiques qui ont admis une ame universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler ; il ne considère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des astres : il craint d'apercevoir que tout ce qui existe atteste une providence divine ; il ne remonte point des effets à leur cause, mais se mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choses, il bâtit son roman comme *Descartes* a construit le sien, sur une supposition. Il supposait le plein avec *Descartes*, quoiqu'il soit démontré en rigueur que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment *Spinoza*, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la Providence n'a pas tout arrangé ? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but, et recherché s'ils prouvent un artisan suprême ? Il fallait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une Provi-

dence toutes les fois qu'il respirait et qu'il sentait son cœur battre; car cette respiration et ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter, et impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les spinosistes modernes répondent: Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés et dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui avec la matière constitue l'universalité des choses qui est DIEU. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, et qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse: Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver soient une autre modalité de ce même être souverain? Oferiez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? *Bayle* a très-bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours et dans les obscurités du style prétendu géométrique, et réellement très-confus de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philosophes ne doivent pas récuser *Bayle*.

Quoi

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de *Spinoza* qu'il se trompait de très-bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, et c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide; sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé, jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de Witt* une pension de deux cents florins que lui faisait ce grand-homme; généreux, jusqu'à donner son bien; toujours patient dans ses maux et dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle qui l'a si maltraité avait à peu près le même caractère. L'un et l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. *Spinoza* fait un système spécieux en quelques points, et bien erroné dans le fond. *Bayle* a combattu tous les systèmes: qu'est-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; et depuis *Thalès* jusqu'aux professeurs de nos universités, et jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, et jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurerait. Pourquoi? parce que les hommes se conduisent par la coutume et non par la métaphysique. Un seul homme éloquent, habile et accrédité pourra beaucoup sur les hommes; cent

T. 44. *Philos. générale*. T. I.

K

philosophes n'y pourront rien s'ils ne sont que philosophes.

X X V.

Absurdités.

VOILA bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vite. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et je passe plus vite encore.

Pascal, Blaise Pascal lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles: *Croyez-vous qu'il soit impossible que DIEU soit infini et sans parties? Je veux donc vous faire voir une chose indivisible et infinie; c'est un point, se mouvant par-tout d'une vitesse infinie, car il est en tous lieux tout entier dans chaque endroit.*

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géo-

mètre, qui est par-tout et en même temps, et qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, et c'est un grand-homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; et comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'*Albert le grand* qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les syllogismes d'*Abeli*. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori*; que je trouve son compliment très-dur; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tout pays et de toutes sectes m'accable d'argumens intelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure, tous s'entendent à merveilles; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier; et quand ils s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette; le sens commun les abandonne. De-là je reviens à ma première conclusion (*question IV*) que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui

n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre-humain.

X X V I.

Du meilleur des mondes.

EN courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur; venez, et vous vous en trouverez bien. Je leur répondis humblement: Les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire: ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils étaient entièrement les mêmes: on n'a pu choisir entr'eux: prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent?

Ils me firent de très-belles distinctions, assurant toujours sans s'entendre que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, et souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin faisant,

deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne fais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, et que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, et qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, et parce que la nature avait, je ne fais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière ; quand je fus guéri, et qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides ; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées : mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes,

que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrece*, et que *Lucrece* se poignardât, parce qu'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide et la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que *César* fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geolier de dom *Carlos*: *Paix, paix, c'est pour votre bien*. Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de *Sirius*, dans *Orion*, dans l'œil du Taureau, et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; et pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix

ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

X X V I I.

Des monades etc.

LE même allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades dans la nature; votre ame est une monade; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très-utile; et votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie pré-établie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou, si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car... (5)

(5) Ce qu'on appelle le système des monades est à plusieurs égards la manière la plus simple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous présente l'observation des êtres sensibles et intelligens. En supposant en effet à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en faisant dépendre toute la différence entr'eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien

Des formes plastiques.

COMME je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baissée. Ces idées me dit-il, vous semblent profondes, parce qu'elles sont creuses. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux et toutes les plantes, vous entendez bien? — Pas un mot, Monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent ni ne raisonne, ni ne végète; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter; le chien a sa forme plastique qui le fait aller à la chasse; et l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agens immédiats de la Divinité: il n'y a point de ministres plus fidèles au monde, car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont-là les vrais principes des choses, et que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui sont les comment il peut se produire à chaque instant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience distincte du *moi*, comment ce sentiment peut cesser d'exister sans que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été suspendu pendant des intervalles plus ou moins longs, etc. etc.

miroirs

miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

X X I X.

De Locke.

APRÈS tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne fait pas, qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne pense pas toujours, et que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement. (6)

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux.

(6) Il n'est pas prouvé que nous ne sentions rien dans le sommeil le plus profond; il est même très-vraisemblable que nous avons alors des sensations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention, ou rester dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un système suivi, ou qui puisse se raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait sentir ou ne pas sentir les impressions que nous recevons des objets, ce qui serait peut-être encore plus difficile à concevoir.

T. 44. *Philos. générale*. T. I.

L

Que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux ne pas souffrir; puisque très-souvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la volonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire, *je veux vouloir cette chose*; car c'est précisément comme si on disait, *je désire de la désirer, je crains de la craindre*: qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleue ou quarrée. (*Voyez la quest. XIII*).

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessairement à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, et qu'il y aurait un effet sans cause.

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune substance, parce que je ne puis avoir d'idée que de leurs qualités, et que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont

affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité: et de-là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles DIEU daigne accorder le don de sentir et de penser. En effet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, et qui pensent par elles-mêmes? En ce cas, ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'être éternel et formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'être éternel a fait le don de sentir et de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond: donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choses; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par DIEU même ne peut recevoir la pensée de DIEU.

même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, seront-elles bien reues à nier que la matière et le mouvement puissent exister?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna *Galilée* comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eut eu quelque connaissance des idées du chancelier *Bacon*, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remonté à ces graves personnages; qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion; puisque l'impulsion donnée par un fluide en mouvement agit en raison des surfaces, et que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, et de DIEU même, dicter aussitôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à DIEU, et déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphème? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que DIEU ne peut faire sentir et penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des sensations, de la mémoire, et par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux. (7) Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins, à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit pense.

La pensée est quelque chose de divin; oui sans doute; et c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; et je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'*Aristote*, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le tétou qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide; tandis que son père ne savait rien de tout cela, et disait au hasard, que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'*Hippocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main; et *Hippocrate* ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfans, tous tant que nous sommes; nous opérons des choses admirables, et aucun des philosophes ne fait comment elles s'opèrent.

(7) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine serviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Aussi cette raison ne peut être apportée que contre les philosophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux sont d'une nature essentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Du principe d'action*, §. X.)

Sixièmement, voilà les raisons ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'affertion modeste de *Locke*. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à DIEU de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, et que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale; parce que, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste; parce que l'atome à qui DIEU aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé, et durer éternellement; aussi-bien que l'être inconnu appelé autrefois *souffle* et aujourd'hui *esprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je fais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir et de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage *Locke*, et qui n'ont pas osé borner la puissance de DIEU à n'animer que ce souffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle? Tous les pères de l'Eglise qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères, qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable. Donc ceux qui

admettent l'immatérialité parfaite sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller DIEU de ce pouvoir; car il est bien mal-honnête de se haïr pour des syllogismes.

X X X.

Qu'ai-je appris jusqu'à présent.

J'AI donc compté avec *Locke* et avec moi-même, et je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même: Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison sera entre mes mains un bien stérile si je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

X X X I.

Y a-t-il une morale?

PLUS j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie,

comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous pussions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes, et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si DIEU n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent

nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Egyptien ? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie ; cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père et sa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

X X X I I.

Utilité réelle. Notion de la justice.

LA notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un turc, à un guèbre, à un malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je sache si *Mahomet*, *Zoroastre* ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paye ; et s'il n'en fait rien, s'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête de refuser la nourriture à son père et à sa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, et par conséquent le plus opposé au bout de la nature, est la guerre; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains se faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste, et implore le DIEU des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire: Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture; ils disent: Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entr'eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle; et dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine* ne se trouvent point; ils se servent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'*injustice* ne se prononce jamais dans un

conseil d'Etat, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit: Commettons un crime. Ils ont tous dit: Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain* dont elles sont imitées.

La justice et le droit sont de vaines idées.

Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de *Photin*, ministre du jeune *Ptolomée*. Mais c'est précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de *Pompée* comme un malheur nécessaire et juste.

Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles que les idées de santé et de maladie, de vérité et de fausseté, de convenance et de disconvenance. Les limites du juste et de l'injuste sont très-difficiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé et la maladie, entre ce qui est convenance et la disconvenance des choses, entre le faux et le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais

les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté : mais si je fais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste ; Voilà où les sentimens se partagent : mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal ; c'est de quoi personne n'a jamais douté. (8)

X X X I I I.

Consentement universel est-il preuve de vérité ?

ON peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont

(8) L'idée de la justice, du droit se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles capables des combinaisons nécessaires pour acquérir ces idées. Elles seront donc uniformes. Ensuite il peut arriver que certaines êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires etc. comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets ; mais puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles et capables de raisonner ; elles dérivent de leur nature ; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies ; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes sont des êtres sensibles et intelligens.

cru à la magie, aux fortilèges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste et de l'injuste ?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple ; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée ; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste et l'injuste, tout autant, et même encore plus que le peuple.

La croyance aux forciers, aux démoniaques etc. est bien éloignée d'être nécessaire au genre-humain ; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue ; donc elle est un développement de la raison donnée de DIEU ; et l'idée des forciers et des possédés etc. est au contraire un perversissement de cette même raison.

X X X I V.

Contre Locke.

LOCKE qui m'instruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même ? Il veut prouver la fausseté des idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes ? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière, et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres pensans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juste et de

l'injuste que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (*Voyez la question XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la question s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages, (9) sans examiner les relations du voyageur *Dampierre*, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez tous les sauvages avec la plus grande humanité; voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre; ils ont cru faire une action très-juste; ils ont cru avoir sur eux droit de vie et de mort; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui faisaient étrangler sans aucun fruit les princes esclaves qu'ils avaient enchainés à leur char de triomphe. Les Romains et les sauvages avaient une très-fausse idée de la justice, je l'avoue; mais enfin les uns et les autres croyaient agir justement: et cela est si vrai que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfans; et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

(9) Voyez la note (2), *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, tome VI, page 105.

XXXV.

Contre Locke.

JE conviens avec le sage *Locke* qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné; c'est une vérité si constante qu'il est évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs? Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente qui ordonne qu'on soit fidelle à son serment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à *Locke* les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du système de *Hobbes*, dont il est pourtant très-éloigné.

Voici ces paroles , au premier livre de l'Entendement humain : *Considérez une ville prise d'assaut , et voyez s'il paraît dans le cœur des soldats animés au carnage et au butin quelque égard pour la vertu , quelque principe de morale , quelques remords de toutes les injustices qu'ils commettent.* Non ils n'ont point de remords , et pourquoi ? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre : ils hasardent leur vie pour cette cause : ils tiennent le marché qu'ils ont fait : ils pouvaient être tués à l'assaut , donc ils croient être en droit de tuer : ils pouvaient être dépouillés , donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur qui ne raisonne pas ; et pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste et de l'honnête , proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer , de plus belles filles que celles qu'ils ont violées , pourvu seulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance , et qui peuvent les tuer , ils aillent égorger leur roi , son chancelier , ses secrétaires d'Etat et son grand-aumônier ; vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille , et vous leur présentez une récompense très forte. Pourquoi vous refusent-ils ? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis , et que le meurtre de leur souverain , auquel ils ont fait serment , leur paraît abominable.

Locke

Locke continue ; et pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée , il parle des Mingréliens , qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs ; et des Caraïbes qui châtrèrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand-homme a été trop crédule en rapportant ces fables : *Lambert* , qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaisir , n'est pas un auteur assez accrédité.

Obardin , voyageur qui passe pour si véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie , parlerait de cette horrible coutume si elle existait ; et ce ne serait pas assez qu'il le dit pour qu'on le crût ; il faudrait que vingt voyageurs de nations et de religions différentes s'accordassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger ; cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait ; châtrer des enfans est une opération très-délicate, très-dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, et qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais été en usage que chez des grands qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes et leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, et à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que

T. 44. *Philos. générale.* T. I. M

celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat ; et puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allègue encore des saints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince *Maurice*, conversation que *Locke* a la simplicité de rapporter, sans se douter que l'Interprète du prince avait pu se moquer de lui. C'est ainsi que l'auteur de l'*Esprit des lois* s'amuse à citer de prétendues lois de Tinquin, de Bantam, de Bernéo, de Formose, sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal instruits. *Locke* et lui sont deux grands-hommes en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

X X X V I.

Nature par-tout la même.

EN abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand *Newton*: *Natura est semper sibi consona*, la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière ; ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances ; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du juste et de l'injuste.

On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la raison revient ; et c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice ? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le sentiment et par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, et qui espérerait d'en réchapper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre et horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste et l'injuste ? l'âge où nous connaissons que deux et deux font quatre.

X X X V I I

De Hobbes.

PROFOND et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de *Descartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes et pardonnables parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de *Locke* en plusieurs choses,

M 2

mais qui le fus aussi de *Spinoza*; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste et d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec *Cromwell* dans une île déserte, et que *Cromwell* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roidans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable*. Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux ainsi que *Spinoza*, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais et que tu recommandais aux autres.

X X X V I I I.

Morale universelle.

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qu'on nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis *Zoroastre* jusqu'au lord *Shaftesbury*, je vois tous les philo-

sophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que *Hobbes*, *Spinoza* et *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très-souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie: mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste? tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la question XXXVI, et comme on ne peut trop le répéter.

X X X I X.

De Zoroastre.

Je n'examine point en quel temps vivait *Zoroastre*, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours: ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres, et il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de *Zoroastre* est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes: on y voit le mauvais principe sous le nom de *Satan* que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vubu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du Zend, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroastre*, quels devoirs moraux sont prescrits ?

Celui d'aimer, de secourir son père et sa mère; de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*porte 30.*)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul législateur n'a jamais pu aller au-delà; et je me confirme dans l'idée que plus *Zoroastre* établit de superstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

X L.

Des brachmanes.

Il est vraisemblable que les brames ou brachmanes existaient long-temps avant que les Chinois eussent leurs cinq kings; et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées sont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoises.

Ces anciens brames étaient sans doute d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perses, et toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale! Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après

laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse*.

X L I.

De Confucius.

LES Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le DIEU de vérité; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut si pure et si sainte qu'à la Chine (*à la révélation près*.) Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine, depuis tant de siècles? la voici: *Adorez le ciel, et soyez justes*. Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand *Confutée*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions, c'est une grande inadvertance. *Confutée* est très-moderne; il ne vivait que six cents cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun

rite ; jamais il ne se dit ni inspiré ni prophète ; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures , et à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même , à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions , et à cultiver l'amitié ; à donner sans faste , et à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes ; ce n'est que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enseigne non-seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

X L I I.

Des philosophes grecs , et d'abord de Pythagore.

Tous les philosophes grecs ont dit des sottises en physique et en métaphysique. Tous sont excellens dans la morale ; tous égalent Zoroastre , Confucius et les brachmanes. Lisez seulement les vers dorés de Pythagore , c'est le précis de sa doctrine ; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

X L I I I.

De Zaleucus.

RÉUNISSEZ tous vos lieux communs , prédicateurs grecs , italiens , espagnols , allemands , français

français etc. ; qu'on distille toutes vos déclama-
tions , en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur
que l'exorde des lois de *Zaleucus* ?

*Maîtrisez votre ame, purifiez-la, écarterez toute
pensée criminelle. Croyez que DIEU ne peut être
bien servi par les pervers; croyez qu'il ne ressemble
pas aux faibles mortels que les louanges et les
présens séduisent : la vertu seule peut lui plaire.*

Voilà le précis de toute morale et de toute
religion.

X L I V.

D'Epicure.

DES pédans de collège, des petits-mâtres de
séminaire ont cru , sur quelques plaisanteries
d'*Horace* et de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enseigné
la volupté par les préceptes et par l'exemple. *Epi-
cure* fut toute sa vie un philosophe sage , tempé-
rant et juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut
sage; car lorsque le grammairien qui l'instruisait
lui récita ce vers d'*Hésiode* :

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres :

Hé ! qui le produisit , dit *Epicure* , puisqu'il était
le premier ? Je n'en fais rien , dit le grammairien ;
il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais
donc m'instruire chez eux , repartit l'enfant ; et de-
puis ce temps , jusqu'à l'âge de soixante et douze
ans , il cultiva la philosophie. Son testament , que
Diogène de Laërce nous a conservé tout entier ,
découvre une ame tranquille et juste ; il affranchit
les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce :
il recommande à ses exécuteurs testamentaires

T. 44. *Philos. générale.* T. I.

N

de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, et sa secte fut la seule où l'on fût aimer, et qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout se réduit à la dispute entre *Mallebranche* et *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaisir rend heureux, *Arnauld* le niait; c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la philosophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

X L V.

Des stoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'être des êtres, ou plutôt élévation de l'âme jusqu'à cet être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la justice, tel était le caractère des vrais stoïciens; et tout ce qu'on a pu dire contr'eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien *Caton* est d'un autre côté l'éternel honneur de Rome. *Epictète* dans l'esclavage est peut-être supérieur à *Caton*, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse : m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur *Antonin* est encore au-dessus d'*Epictète*, parce qu'il triompha de plus de séductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer ? Lisez les pensées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur *Julien* ? Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands-hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables !

X L V I.

Philosophie est vertu.

Il y eut des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. *Lucien* se moqua d'eux ; on les méprisa : ils furent à peu près ce qu'ont été les moines mendians dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les sophistes, et même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

D'Esopé.

JE placerai *Esopé* parmi ces grands-hommes, et même à la tête de ces grands-hommes, soit qu'il ait été le premier *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurseur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perses, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut sonder l'abyme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui laissent plus qu'elles n'éclairent; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissemens dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple et nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fond respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII.

De la paix née de la philosophie.

PUISQUE tous les philosophes avaient des dogmes différens, il est clair que le dogme et la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que *Thétis* était la déesse

de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géans et de l'âge d'or, de la boîte de *Pandore* et de la mort du serpent *Python* etc., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

X L I X.

Autres questions.

AH! si nous pouvions imiter l'antiquité! si nous fisions enfin à l'égard des disputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles-lettres!

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la jurisprudence des Romains; et quand nous manquons de lois, (ce qui nous arrive si souvent) nous allons consulter le code et le digeste. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'Etat qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Ecoulampade* ou pour *Mélancthon*, qu'on soit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un moine espagno

qu'on a moins lu encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de *Lycophron* ou d'*Hésiode*?

L.

Autres questions.

JE fais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père sur le témoignage de son fils, une mère sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes etc., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

L I.

Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon si l'homme n'est pas libre? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre; je vous ai dit que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite je vous dirai que tout

étant lié dans la nature, la providence éternelle me prédestinait à écrire ces rêveries, et prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, et cinq à six autres à les dédaigner et à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez-vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

L I I.

Autres ignorances.

Je suis si ignorant que je ne fais pas même les faits anciens dont on me berce ; je crains toujours de me tromper de sept à huit cents années au moins, quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays ; et ces premiers sages qui adorèrent les étoiles ou des poissons, ou des serpens, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui le premier imagina les six *Gabambars*, et le pont de *Tshinavar*, et le *Dardaroth*, et le lac de *Karon* ? en quel temps vivaient le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée* ?

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à *Thucydide* et *Xénophon*, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles ; et dans ces trente siècles encore, que d'obscurités ! que d'incertitudes ! que de fables !

L I I I.

Plus grande ignorance.

MON ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne favons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami le savant *Apédeutès*, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, et de son malheureux petit pays ? il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je fais de mon pays, c'est que *César* dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne fais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, et que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles forcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaison des Romains ; car il assure que quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de *Charlemagne*. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldstad une charte de *Charlemagne*

datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi :

Vous savez que chassant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes et le palais que Granus, frère de Néron et d'Agrippa avait autrefois bâtis.

Ce Granus et cet Agrippa, frères de Néron, me font voir que Charlemagne était aussi ignorant que moi ; et cela soulage.

L I V.

Ignorance ridicule.

L'HISTOIRE de l'Eglise de mon pays ressemble à celle de Granus frère de Néron et d'Agrippa, et est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités, des dragons pris avec une étoile comme des lapins avec un lacet ; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne ; des saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes, les plus avérées dans notre histoire ecclésiastique d'Allemagne, est celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg*, qui, dans les deux années 1388 et 89 après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles ; et les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres Etats de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses et aussi authentiques ? Je trouve par-tout la même sagesse et la même certitude.

L V.

Pis qu'ignorance.

J'AI vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués et brûlés; et j'ai dit: S'il y avait eu un sage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût et mourût dans les déserts.

L V I.

Commencement de la raison.

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, et leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grâce versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore; quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie et la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

Fin du philosophe ignorant.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

O U

LE PRINCIPE D'ACTION.

D I A T R I B E.

C'E n'est pas entre la Russie et la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti ; car ces deux Etats feront la paix tôt ou tard sans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de se déclarer pour une faction anglaise contre une autre faction ; car bientôt elles auront disparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutychiens, les jacobites, les chrétiens appelés papistes, les luthériens, les calvinistes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptistes, les jansénistes, les molinistes, les sociniens, les piétistes, et tant d'autres *istes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces messieurs quand j'en rencontrerai, sans jamais disputer avec eux ; parce qu'il n'y en a pas un seul qui, lorsqu'il aura un écu à partager avec moi, ne sache parfaitement son compte, et qui consente à perdre une obole pour le salut de mon ame ou de la fienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France et les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en sera plus question.

Ni entre les anciens et les modernes, parce que ce procès est interminable.

156 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

Ni entre les jansénistes et les molinistes, parce qu'ils ne font plus, et que voilà, DIEU merci, cinq ou six mille volumes devenus aussi inutiles que les œuvres de *S^t Ephrem*.

Ni entre les opéra bouffons français et les italiens, parce que c'est une affaire de fantaisie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de savoir s'il y a un Dieu; et c'est ce que je vais examiner très-sérieusement et de très-bonne foi, car cela m'intéresse, et vous aussi.

I.

Du principe d'action.

TOUT est en mouvement, tout agit, et tout réagit dans la nature.

Notre soleil tourne sur lui-même avec une rapidité qui nous étonne; et les autres soleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, et que le sang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend par sa nature vers le centre de la terre, comme la terre grave vers le soleil, et le soleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois son flux et son reflux éternel. C'est par ces mêmes lois que des vapeurs qui forment notre atmosphère s'échappent continuellement de la terre, et retombent en rosée, en pluie, en grêle, en neiges, en tonnerre.

Tout est action, la mort même est agissante. Les cadavres se décomposent, se métamorphosent en végétaux, nourrissent les vivans qui à leur

tour en nourrissent d'autres. Quel est le principe de cette action universelle ?

Il faut que le principe soit unique. Une uniformité constante dans les lois qui dirigent la marche des corps célestes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque espèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un seul moteur. S'il y en avait deux, ils seraient ou divers, ou contraires, ou semblables. Si divers, rien ne se correspondrait ; si contraires, tout se détruirait ; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un, c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux lois constantes et uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, et les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulsion d'un fluide, mais en raison de leurs masses.

Le carré de la révolution de toute planète est comme le cube de sa distance au soleil (et cela prouve en passant ce que *Platon* avait deviné, je ne fais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius et dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, et les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation, toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce chaque genre peuple et se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fond de propriétés.

Certe le chêne et le noisetier ne se sont pas entendus pour naître et croître de la même façon, de même que Mars et Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, universelle et puissante, qui agit toujours par des lois invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, des paysages, des animaux dessinés, des anatomies en cire colorée, ne soient des ouvrages d'artistes habiles. Se pourrait-il que les copies fussent d'une intelligence, et que les originaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration; et je ne conçois pas comment on peut la combattre.

I I.

Du principe d'action nécessaire et éternel.

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige une machine si vaste et si compliquée. Il est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligens.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel, car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien ne peut rien produire; et dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élanement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont fait pendant tant de siècles pour nous abrutir.

I I I.

Quel est ce principe.

JE ne puis me démontrer l'existence du principe d'action, du premier moteur, de l'être suprême, par la synthèse, comme le docteur *Clarke*. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, *Clarke* était digne peut-être de l'employer; mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité que je puis essayer de parvenir à sa source.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'est que ce principe universel; et la première chose que j'entrevois avec une secrète douleur, mais avec une résignation entière, c'est qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit *Timée*, un point entre deux éternités, il me sera impossible de comprendre ce grand tout et son maître, qui m'engloutissent de toutes parts.

Cependant, je me rassure un peu en voyant qu'il m'a été donné de mesurer la distance des astres, de connaître le cours et les lois qui les

retiennent dans leurs orbites. Je me dis : Peut-être parviendrai-je en me servant de bonne foi de ma raison, jusqu'à trouver quelque lueur de vraisemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et si ce petit crépuscule que je cherche ne peut m'apparaître, je me consolerais en sentant que mon ignorance est invincible; que des connaissances qui me sont interdites me sont très-sûrement inutiles, et que le grand être ne me punira pas d'avoir voulu le connaître et de n'avoir pu y parvenir.

I V.

Où est le premier principe ? Est-il infini ?

JE ne vois point le premier principe moteur et intelligent d'un animal appelé homme, lorsqu'il me démontre une proposition de géométrie, ou lorsqu'il soulève un fardeau. Cependant, je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout subalterne qu'il est. Je ne puis découvrir si ce premier principe est dans son cœur, ou dans sa tête, ou dans son sang, ou dans tout son corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il est impossible qu'il ne soit pas éternel. Mais où est-il ?

S'il anime toute existence, il est donc dans toute existence : cela me paraît indubitable. Il est dans tout ce qui est, comme le mouvement est dans tout le corps d'un animal, si on peut se servir de cette misérable comparaison.

Mais, s'il est dans ce qui existe, peut-il être dans ce qui n'existe pas ? L'univers est-il infini ?

on

on me le dit , mais qui me le prouvera ? Je le conçois éternel , parce qu'il ne peut avoir été formé du néant , parce que ce grand principe , *rien ne vient de rien* , est aussi vrai que deux et deux font quatre ; parce qu'il y a , comme nous avons vu ailleurs , une contradiction absurde à dire , l'être agissant a passé une éternité sans agir ; l'être formateur a été éternel sans rien former ; l'être nécessaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raison pourquoi cet être nécessaire serait infini. Sa nature me paraît d'être par-tout où il y a existence ; mais pourquoi , et comment une existence infinie ? *Newton* a démontré le vide qu'on n'avait fait que supposer jusqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature , le vide peut donc être hors de la nature. Quelle nécessité que les êtres s'étendent à l'infini ? que ferait-ce que l'infini en étendue ? Il ne peut exister non plus qu'en nombre. Point de nombre , point d'extension à laquelle je ne puisse ajouter. Il me semble qu'en cela le sentiment de *Cudworth* doit l'emporter sur celui de *Clarke*.

DIEU est présent par-tout , dit *Clarke*. Oui , sans doute ; mais par-tout où il y a quelque chose , et non pas où il n'y a rien. Etre présent à rien me paraît une contradiction dans les termes , une absurdité. Je suis forcé d'admettre une éternité , mais je ne suis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin , que m'importe que l'espace soit un être réel ou une simple appréhension de mon entendement ? Que m'importe que l'être nécessaire , intelligent , puissant , éternel , formateur de tout

être, soit dans cet espace imaginaire ou n'y soit pas ? en suis-je moins son ouvrage ? en suis-je moins dépendant de lui ? en est-il moins mon maître ? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asséoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scolastiques ; je ne veux point établir le trône de DIEU dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut persuader à un castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, et que quiconque en doute est criminel de lèse-majesté. Le castillan lui répond : Je ne fais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître sur les bords du Manfanarès. Qu'il y ait ou non des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici ; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je fais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand être ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au maître de la nature

de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V.

Que tous les ouvrages de l'être éternel sont éternels.

Le principe de la nature étant nécessaire et éternel, et son essence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agissant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'*Epicure*, le Dieu qui n'est bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde son ouvrage, sous quelque forme qu'il paraisse, est donc éternel comme lui, de même que la lumière est aussi ancienne que le soleil, le mouvement aussi ancien que la matière, les alimens aussi anciens que les animaux; sans quoi le soleil, la matière, les animaux auraient été non-seulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être essentiellement agissant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un être formateur qui n'aurait rien formé, ou qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, sans qu'il parût la moindre raison de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre? Le principe intelligent ne peut rien faire sans raison; rien ne peut exister sans une raison antécédente et nécessaire. Cette raison antécédente et nécessaire a été éternellement; donc l'univers est éternel.

O 2.

Nous ne parlons ici que philosophiquement ; il ne nous appartient pas seulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

V I.

Que l'être éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.

IL est clair que cette suprême intelligence nécessaire, agissante, a une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout sans vouloir le former ? ce serait être une pure machine, et cette machine supposerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il soit. Nous voulons, nous agissons, nous formons des machines quand nous le voulons ; donc le grand *Demiourgos* très-puissant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinoza lui-même reconnaît dans la nature une puissance intelligente nécessaire. Mais une intelligence déstituée de volonté ferait une chose absurde, parce que cette intelligence ne servirait à rien, elle n'opérerait rien, puisqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand être nécessaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait nécessairement, parce que si ses ouvrages n'étaient pas nécessaires, ils seraient inutiles. Mais cette nécessité lui ôterait-elle sa volonté ? non, sans doute ; je veux nécessairement être heureux ; je n'en veux pas moins ce bonheur : au contraire je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette nécessité lui ôte-t-elle sa liberté ? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'être suprême étant très-puissant est donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artisan des choses reconnu nécessaire, éternel, intelligent, puissant, voulant et libre.

V I I.

*Que tous les êtres, sans aucune exception,
sont soumis aux lois éternelles.*

QUELS sont les effets de ce pouvoir éternel résidant essentiellement dans la nature ? Je n'en vois que de deux espèces, les insensibles et les sensibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces soleils paraissent des êtres admirables, mais brutes, dépourvus de toute sensibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions et qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage supérieur à tout l'éclat des soleils qui illuminent l'espace.

Mais tous ces êtres sont également soumis aux lois éternelles et invariables.

Ni le soleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le singe, ni l'homme, n'ont pu se donner rien de ce qu'ils possèdent, il est évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien sont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux têtent leur mère sans savoir ce qu'ils font, et cela par un mécanisme très-délicat, très-compiqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaissance.

Tous deux au bout de quelque temps ont des idées, de la mémoire, une volonté; le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne ferait qu'une raison de plus pour ceux qui pensent que l'homme n'est qu'une machine aussi; mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mesure d'intelligence, qu'ils perfectionnent leurs connaissances; qu'un chien de chasse apprend son métier, qu'un vieux renard est plus habile qu'un jeune etc.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, sinon de la cause primordiale éternelle, du principe d'action, du grand être qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux; mais dans un degré beaucoup plus éminent, peut-il les tenir d'une autre cause?

Il n'a rien que ce que le grand être lui donne. Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéissent sans relâche irrésistiblement aux lois du grand être, et que l'homme seul pût se conduire par lui-même.

V I I I.

Que l'homme est essentiellement soumis en tout aux lois éternelles du premier principe.

VOYONS donc cet animal homme avec les yeux de la raison que le grand être nous a donnée.

Qu'est-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; ensuite le plaisir de

la nourriture. C'est-là toute notre vie, douleur et plaisir. D'où nous viennent ces deux ressorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, sinon de ce premier principe d'action, de ce grand *Demiourgos* ? Certe, ce n'est pas nous qui nous donnons de la douleur ; et comment pourrions-nous être la cause du petit nombre de nos plaisirs ? Nous avons dit ailleurs qu'il nous est impossible d'inventer une nouvelle sorte de plaisir, c'est-à-dire un nouveau sens. Disons ici qu'il nous est également impossible d'inventer une nouvelle sorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le *bénédictin Calmet* a fait graver les supplices dans son dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraser : tous les tourmens se réduisent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes ni en bien ni en mal ; nous ne sommes que les instrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penser et je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur ? celui de la mamelle que nous avons sucée ; puis le visage de notre nourrice ; puis quelques autres faibles objets et quelques besoins ont fait des impressions. Jusque-là oserait-on dire qu'on n'a pas été un automate sentant, un malheureux animal abandonné sans connaissance et sans pouvoir, un rebut de la nature ? Oserait-on dire que dans cet état on est un être pensant, qu'on se donne ses idées, qu'on a une ame ?

Qu'est-ce que le fils d'un roi au sortir de la matrice? il dégoûterait son père s'il n'était pas son père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds est un objet infiniment supérieur.

I X.

Du principe d'action des êtres sensibles.

VIENT enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, semble se présenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'est comme si, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous pensions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées! pauvres gens que nous sommes! Quoi! il est évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, et nous serions les créateurs des secondes! Pesons bien cette vanité de faire des idées, et nous verrons qu'elle est insolente et absurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport, avec un sentiment, une idée, une pensée; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en est ainsi de notre corps vivant. Le principe universel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reste de la nature.

Deux expériences continuellement répétées dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit que nos idées, nos volontés, nos actions ne nous appartiennent pas.

La

La première, c'est que personne ne fait ni ne peut savoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement son corps fera.

La seconde, que pendant le sommeil il est bien clair que tout se fait dans nos songes sans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous sommes alors de purs automates, sur lesquels un pouvoir invisible agit avec une force aussi réelle, aussi puissante qu'incompréhensible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inspire des desirs, des passions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il est arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain songe son enfant nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué son ami. D'autres jouissent réellement d'une femme qu'ils ne connaissent pas. Combien de musiciens ont fait de la musique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont composé des sermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille et le sommeil, au lieu que nous ne confusions d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, et si nous rêvions toujours dans ce sommeil, il serait bien démontré alors que la moitié de notre existence ne dépend point de nous. Mais, supposé que de vingt-quatre heures nous en passions huit dans les songes, il est évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions pure-

170 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

ment animales, et voyez ce qui reste. Vous ferez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle incon séquence il serait qu'une moitié dépendit de vous, et que l'autre n'en dépendit pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, et me dit : Vous êtes un plagiaire; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre de *l'action de DIEU sur les créatures*, autrement de *la prémotion physique*, par notre grand patriarche *Boursier*, dont nous avons dit (*) qu'il avait trempé sa plume dans *l'encrier de la Divinité*. Non, mon ami; je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour leurs cabales, et un peu d'indifférence pour leurs opinions. *Boursier*, en prenant DIEU pour son cornet, fait précisément de quelle nature était le sommeil d'*Adam*, quand DIEU lui arracha une côte pour en former sa femme; de quelle espèce était sa *concupiscence*, sa grâce habituelle, sa grâce actuelle. Il fait avec *S^t Augustin* qu'on aurait fait des enfans sans volupté dans le paradis terrestre, comme on sème son champ, sans goûter en cela le plaisir de la chair. Il est convaincu qu'*Adam* n'a péché dans le paradis terrestre que par distraction. Moi,

(*) *Dictionnaire des grands-hommes*, à l'article *Boursier*.

N. B. Que parmi ces *grands-hommes* il n'y a guère que des jansénistes, comme parmi les *grands-hommes* de l'abbé *Ladvocat*, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

je ne fais rien de tout cela ; et je me contente d'admirer ceux qui ont une si belle et si profonde science.

X.

Du principe d'action appelé ame.

MAIS on a imaginé , après bien des siècles , que nous avions une ame qui agissait par elle-même ; et on s'est tellement accoutumé à cette idée qu'on l'a prise pour une chose réelle.

On a crié par-tout *l'ame, l'ame!* sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie ; tantôt c'était un petit simulacre léger qui nous ressembloit , et qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron ; c'était une harmonie , une omémorie , une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'est point corps , un souffle qui n'est point air ; et de ce mot souffle , qui veut dire esprit en plus d'une langue , on a fait un je ne fais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement et sans s'entendre , comme on le prononce encore aujourd'hui , et comme on profère les mots de mouvement , d'entendement , d'imagination , de mémoire , de désir , de volonté ? Il n'y a point d'être réel appelé volonté , désir , mémoire , imagination , entendement , mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend , imagine , se souvient , désire , veut , se meut. Ce sont des termes abstraits , inventés pour faciliter le discours. Je cours , je dors , je m'éveille ; mais

172 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela sinon parce que le grand être a ainsi disposé toutes les choses, parce que le principe d'action, la cause universelle, en un mot, DIEU, nous donne ces facultés ?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raison à supposer dans un limaçon un être secret appelé *ame libre* que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des desirs, des goûts, des sensations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de sa nourriture, à celui de son amour. Il s'en ressouvient, il en a l'idée, il y va aussi vite qu'il peut aller; il connaît le plaisir et la douleur. Cependant vous n'êtes point effarouché, quand on vous dit que cet animal n'a point une ame spirituelle, que DIEU lui a fait ces dons pour un peu de temps, et que celui qui fait mouvoir les astres fait mouvoir les insectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît si digne de vos respects, c'est-à-dire vous êtes si orgueilleux, que vous osez placer dans son corps chétif quelque chose qui semble tenir de la nature de DIEU même, et qui cependant, par la perversité de ses pensées, vous paraît souvent à vous-même diabolique, quelque chose de sage et de fou, de bon et d'exécration, de céleste et d'inférieur, d'invisible, d'immortel, d'incompréhensible, et vous vous êtes accoutumé à cette idée comme vous avez pris

l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui soit mouvement; comme vous proférez tous les mots abstraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abstraits.

X I.

Examen du principe d'action appelé ame.

IL y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui, et il y en a par-tout. Mais ce principe peut-il être autre chose qu'un ressort, un premier mobile secret qui se développe par la volonté toujours agissante du premier principe aussi puissant que secret, aussi démontré qu'invisible, lequel nous avons reconnu être la cause essentielle de toute la nature?

Si vous créez le mouvement, si vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là; car vous avez tous les attributs de DIEU; volonté, puissance, création. Or figurez-vous l'absurdité où vous tombez en vous fefant Dieu.

Il faut que vous choisissiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de DIEU. Le premier est extravagant, le second seul est raisonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *ame libre*, qui devient si souvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naîssiez, ou quand vous commencez à sentir. Tous ces partis sont également ridicules.

Un petit dieu subalterne inutilement existant pendant une éternité passée, pour descendre dans un corps qui meurt souvent en naissant; c'est le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* est créé au moment que votre père darde je ne fais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaisir avec une femme, et saisissant ce moment pour envoyer vite une ame sentante, pensante, dans un cachot, entre un boyau rectum et une vessie. Voilà un petit dieu plaisamment logé! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-ame* qui s'était enfermé entre des excréments infects et de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconséquences, les mêmes absurdités ridicules et révoltantes subsistent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement sans réfléchir, est donc ce qu'on a jamais imaginé de plus sot et de plus fou.

Combien plus raisonnable, plus décent, plus respectueux pour l'être suprême, plus convenable à notre nature :: et par conséquent combien plus vrai n'est-il pas de dire:

“ Nous sommes des machines produites de
 „ tout temps les unes après les autres par l'é-
 „ ternel géomètre; machines faites ainsi que
 „ tous les autres animaux, ayant les mêmes
 „ organes, les mêmes besoins, les mêmes

„ plaisirs , les mêmes douleurs , très-supérieurs
 „ à eux tous en beaucoup de choses , inférieurs
 „ en quelques autres , ayant reçu du grand être
 „ un principe d'action que nous ne pouvons con-
 „ naître ; recevant tout , ne nous donnant rien ,
 „ et mille millions de fois plus soumis à lui que
 „ l'argille ne l'est au potier qui la façonne ? ”

Encore une fois , ou l'homme est un dieu , ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer. (1)

X I I.

Si le principe d'action dans les animaux est libre.

IL y a dans l'homme et dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine ; et ce premier moteur , ce premier ressort est nécessairement , éternellement disposé par le maître , sans quoi tout serait chaos , sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal , ainsi que toute machine , obéit nécessairement , irrévocablement à l'impulsion.

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que le désir qu'il forme que tel effet existe , est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainsi le raisonnement de M. de Voltaire se réduit à ceci : Ce que je désire , ce que je veux a lieu d'une manière constante , mais pour un bien petit nombre de cas , et même cet ordre est souvent interrompu sans que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il existe un être dont la volonté est toujours suivie de l'effet ; c'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout puissant , et si je crois quelquefois être un agent borné , c'est seulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de cet être suprême.

176 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

qui la dirige ; cela est évident , cela est assez connu. Tout animal est doué d'une volonté , et il faut être fou pour croire qu'un chien qui suit son maître n'ait pas la volonté de le suivre. Il marche après lui irrésistiblement , oui , sans doute ; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement ? oui , si rien ne l'empêche ; c'est à dire , il peut marcher , il veut marcher , et il marche ; ce n'est pas dans sa volonté qu'est sa liberté de marcher , mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un rossignol veut faire son nid , et le construit quand il a trouvé de la mousse. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainsi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie , et qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie , a-t-il voulu vouloir faire son nid ? A-t-il eu cette absurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait consister à dire : *Je ne veux ni ne veux pas faire mon nid , cela m'est absolument indifférent ; mais je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir , et sans y être déterminé par rien , et seulement pour vous prouver que je suis libre.* Telle est l'absurdité qui a régné dans les écoles. Si le rossignol pouvait parler il dirait à ces docteurs : *Je suis invinciblement déterminé à nicher , je veux nicher , j'en ai le pouvoir et je niche ; vous êtes invinciblement déterminés à raisonner mal , vous remplissez votre destinée comme moi la mienne.*

Nous allons voir si l'homme peut être libre dans un autre sens.

X I I I.

De la liberté de l'homme et du destin.

UNE boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement et volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité et de volonté; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que nous ne le sommes à tout ce que nous faisons: car songeons toujours combien il ferait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, et que l'autre ne le fût pas.

Tout événement présent est né du passé, et est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très-bien *Leibnitz*, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand être qui la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer; car alors il ne serait plus l'être nécessaire, l'être immuable, l'être des êtres; il serait faible, inconstant, capricieux, il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature; et c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, et le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des âmes tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à

178 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

cette grande vérité que tout est enchainé, et que tout est nécessaire.

L'homme est libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut, mais il n'est pas libre de vouloir; il est impossible qu'il veuille sans cause. Si cette cause n'a pas son effet infaillible, elle n'est plus cause. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pusses, ne serait pas plus absurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice est toujours vice, comme la maladie est toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans; car s'ils sont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils sont prédestinés au châtiment.

Eclaircissons toutes ces vérités.

X I V.

Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

QUEL admirable spectacle que celui des destinées éternelles de tous les êtres enchainés au trône du fabricant de tous les mondes! Je suppose un moment que cela ne soit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je suppose qu'une de ces substances intermédiaires entre nous et le grand être (car il peut y en avoir des milliers) vienne consulter cet être éternel sur la destinée de quelques-uns de ces globes énormes placés à une si prodigieuse distance de nous. Le souverain de la nature ferait alors réduit à lui répondre: *Je ne suis pas souverain, je ne suis pas le grand être nécessaire;*

chaque petit embryon est le maître de faire des destinées. Tout le monde est libre de vouloir sans autre cause que sa volonté. L'avenir est incertain, tout dépend du caprice; je ne puis rien prévoir: ce grand tout, que vous avez cru si régulier, n'est qu'une vaste anarchie où tout se fait sans cause et sans raison. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle chose arrivera, car alors les gens malins, dont les globes sont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fut-ce que pour me faire des malices. On ose toujours être jaloux de son maître lorsqu'il n'a pas un pouvoir absolu qui vous ôte jusqu'à la jalousie: on est bien aise de le faire tomber dans le piège. Je ne suis qu'un faible ignorant. Adressez-vous à quelqu'un de plus puissant et de plus habile que moi.

Cet apologue est peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partisans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en est encore, et ceux qui s'occupent sur les bancs à concilier la prescience avec cette liberté, et ceux qui parlent encore dans l'université de Salamanque ou à Bedlam de la grâce médicinale et de la grâce concomitante.

X V.

Du mal, et en premier lieu, de la destruction des bêtes.

NOUS n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous

180 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

serions fort à plaindre si on nous en faisait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre si on nous disait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, et d'une pierre si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille. Mais nous plaindriions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse destinée des bêtes destinées pour notre table. Les enfans, qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin, il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries et dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire nous regardons cette horreur souvent pestilentielle comme une bénédiction du Seigneur; et nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer et à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un attrait invincible, depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros et à l'éléphant; la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, et qui pour la saisir n'emploie l'équivalent de la ruse et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux *Porphyre*, et aux compatissans pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames: car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soies et de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix et de cailles; (2) et ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de

(2) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant, mais ce n'est ni par un sentiment de compassion, ni pour avoir une âme plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance si nécessaire à l'homme qui aspire à se rendre indépendant des événemens, ni pour se conserver plus sain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire usage. Teis étaient les motifs des philosophes disciples de *Pythagore*. Nos pauvres trapistes ne font mauvaise chère que pour se faire une niche; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'être des êtres.

182 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand être est donc justifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

XVI.

Du mal dans l'animal appelé homme.

VOILA pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'est pas un mal que le seul être sur la terre qui connaisse DIEU par ses pensées, soit malheureux par ses pensées; si ce n'est pas un mal que cet adorateur de la Divinité soit presque toujours injuste et souffrant, qu'il voie la vertu et qu'il commette le crime, qu'il soit si souvent trompeur et trompé, victime et bourreau de ses semblables etc. etc. si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne fais pas où le mal se trouvera.

Les bêtes et les hommes souffrent presque sans relâche, et les hommes encore davantage, parce que non seulement leur don de penser est très-souvent un tourment, mais parce que cette faculté de penser leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient point. L'homme est un être très-misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction, et une longue suite de jours de douleurs dans sa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, et on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien, sont des charlatans. *Shaftesbury*, qui mit ce contre à la

mode , était un homme très-malheureux. J'ai vu *Bolingbroke* rongé de chagrins et de rage; et *Pope* qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie , était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus , contrefait dans son corps, inégal dans son humeur , toujours malade , toujours à charge à lui-même , harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien* , que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles ; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'aupres de sa bouche ; à la bonne heure. Tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques et mathématiques sont très bien observées dans la structure. Qui aurait vu la belle *Anne de Boulen et Marie Stuart* , plus belle encore , dans leur jeunesse , aurait dit, voilà qui est bien : mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit fils de la belle *Marie Stuart* par le même supplice au milieu de sa capitale ? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore , puisqu'il vécut plus long-temps ? etc. etc. etc.

Jetez un coup d'œil sur le genre humain , seulement depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'aux massacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille , où des imbécilles ont étendu sur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de physique que fit autre-

fois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes et tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant *Newton*, devant *Locke*, devant *Halley*; ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voisin où l'on vient d'entasser ceux qui ne sont pas encore morts, on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, et des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un registre de ces malheureux qu'on dissèque de leur vivant, à tant par jour, sous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanson très-obscur et très-plate pour remercier le père de la nature de cet exécrationnable outrage fait à la nature; et puis, dites tranquillement tout est bien. Proférez ce mot, si vous l'osez entre *Alexandre VI* et *Jules II*; proférez-le sur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, et au milieu de douze millions d'Américains qu'on assassine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 août, ou 24 août 1772; jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniversaire centenaire de la St Barthelemy. Passez de ces théâtres innombrables de carnage, à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux

reux pendant toute leur vie ; contemplez enfin cette bévée affreuse de la nature qui empoisonne le genre-humain dans sa source , et qui attache le plus abominable des fléaux au plaisir le plus nécessaire. Voyez ce roi si méprisé , *Henri III* , et ce chef de parti si médiocre , le duc de *Mayenne* , attaqués tous deux de la vérole en faisant la guerre civile ; et cet insolent descendant d'un marchand de Florence , ce *Gondi* , ce *Retz* , ce prêtre , cet archevêque de Paris , prêchant un poignard à la main avec la chaude-p . . . Pour achever ce tableau si vrai et si funeste , placez-vous entre ces inondations et ces volcans qui ont tant de fois bouleversé tant de parties dans ce globe ; placez-vous entre la lèpre et la peste qui l'ont dévasté. Vous enfin qui lisez ceci , ressouvenez-vous de toutes vos peines , avouez que le mal existe , et n'ajoutez pas à tant de misères et d'horreurs la fureur absurde de les nier.

X V I I.

Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.

DE cent peuples qui ont recherché la cause du mal physique et moral , les Indiens sont les premiers dont nous connaissons les imaginations romanesques. Elles sont sublimes , si le mot sublime veut dire *haut* ; car le mal , selon les anciens brachmanes , vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux , entre les anges fidèles et les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliers de siècles.

T. 44. *Philos. générale*. T. I.

Q

186 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

Mais le grand être leur fit grâce au bout de quelques mille ans : on les fit hommes , et ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, et avec grossièreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel et plus agréable, en effet, que le conte de *Pandore* et de sa boîte. Si *Hésiode* a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi supérieur à *Homère*, qu'*Homère* l'est à *Lycophon*.

Cette boîte de *Pandore*, en contenant tous les maux qui en sont sortis, semble aussi renfermer tous les charmes des allusions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable encore dans l'histoire de cette *Pandore*. Il y a un mérite extrême dont il me semble qu'on n'a point parlé, c'est qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares.

VERS la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent aussi leurs fables sur l'origine du mal. Chez une de ces nations voisines de l'Euphrate, un serpent ayant rencontré un âne chargé, et pressé par la

soif, lui demanda ce qu'il portait. C'est la recette de l'immortalité, répondit l'âne; DIEU en fait présent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, et il est encore loin parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de soif, enseignez-moi de grâce un ruisseau. Le serpent mena boire l'âne; et pendant qu'il buvait il lui déroba la recette. De-là vint que le serpent fut immortel, et que l'homme fut sujet à la mort et à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le serpent passait pour immortel chez tous les peuples, parce que sa peau muait. Or s'il changeait de peau, c'était sans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il est bon de la remettre sous les yeux du lecteur pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les serpens et les ânes jouaient de si grands rôles.

En Syrie on prenait plus d'effort; on contait que l'homme et la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger d'une galette; qu'après ce déjeuner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enseigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; et DIEU pour les punir de leur gourmandise, les y laissa. Laissons-les-y aussi eux et leur déjeuner, et leur âne, et leur serpent. Ces ramas d'inconcevables fadaïses venues de Syrie ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les détestables fables

188 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

d'un peuple obscur doivent être bannies d'un sujet sérieux.

Revenons de ces inepties honteuses à ce grand mot d'*Epicure* qui alarme depuis si long-temps la terre entière, et auquel on ne peut répondre qu'en gémissant. *Ou DIEU a voulu empêcher le mal et il ne l'a pas pu; ou il l'a pu et ne l'a pas voulu etc.*

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable; et c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées; c'est-là qu'il vient des bacheliers et des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agissant, intelligent, nécessaire, éternel, et que c'est de ce principe que vient ce que nous appelons le bien et le mal. Examinons la chose avec les athées.

X I X.

Discours d'un athée sur tout cela.

UN athée me dit: Il m'est démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et nécessaire existe. Mais de ce qu'il est nécessaire, je conclus que tout ce qui en dérive est nécessaire aussi; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puisque tout est nécessaire, le mal est inévitable comme le bien. La grande roue de la machine qui tourne sans cesse, écrase tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas besoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, et qui est esclave de sa destinée, comme moi de la mienne. S'il existait,

j'aurais trop de reproche à lui faire. Je ferais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achéons comme nous pourrons cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, et auquel il importerait très-peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Faisons comme font neuf cents quatre-vingt-dix neuf mortels sur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, il engendrent, ils mangent, boivent, dorment, souffrent et meurent sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une.

X X.

Discours d'un manichéen.

UN manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-seulement il existe un DIEU ; mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent, mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans ; et deux autres *Zoroastres* sont venus la confirmer dans la suite.

190 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

Les Parfis ont toujours suivi cette admirable doctrine, et la suivent encore. Je ne fais quel misérable peuple, appelé juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science avec le nom de *Satan*, et de *Knatbul*. Il reconnut enfin DIEU et le diable: et le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour DIEU étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux: le monde est assez grand pour les contenir, et pour leur donner de l'exercice.

X X I.

Discours d'un païen.

UN païen se leva alors, et dit: S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout; le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est *Vénus* qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à *Mercur*. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est *Mars* qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-seulement *Apollon*, *Cérès*, *Pomone*, *Bacchus* et *Flore* vous comblent de présents; mais dans l'occasion ce même *Mars* peut vous

défaire de vos ennemis : cette même *Vénus* peut vous fournir des maîtresses : ce même *Mercuré* peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'*Oromasé* le bienfaisant et *Arimane* le malfaisant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière et les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poètes rassemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul dieu fût à la fois à tous les détails de ce qui se passe dans Saturne et à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre ? Quoi ! dans notre petit globe tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse et chez le pape *Ganganelli*, et il n'y aurait point de conseil dans le ciel ? Rien n'est plus sage sans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité se conduit toujours par les voies les plus sages. Je compare un déiste, vis-à-vis un païen, à un soldat prussien qui va dans le territoire de Venise : il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on ; c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appelé *Jéovah* ou *Hiao* chez les Phéniciens ; le *Jou* des autres nations asiatiques,

192 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

le *Jupiter* des Romains, le *Zeus* des Grecs est le souverain des dieux et des hommes.

Deum sator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil simile, nec secundum.

L'esprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de DIEU sont renfermées dans ce beau vers de l'ancien *Orphée*, cité dans toute l'antiquité et répété dans tous les mystères.

Eis es autogèneu enos ekdona panta tetuktai.

Il naquit de lui-même, et tout est né de lui.

Mais il confie à tous les dieux subalternes le soin des astres, des élémens, des mers et des entrailles de la terre. Sa femme, qui représente l'étendue de l'espace qu'il remplit, est *Junon*. Sa fille, qui est la sagesse éternelle, sa parole, son verbe, est *Minerve*. Son autre fille *Vénus* est l'amante de la génération *Philometai*. Elle est la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres sensibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le seul attrait de la volupté tout ce que la nécessité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des présens aux mortels. *Cérès* leur a donné les blés, *Bacchus* la vigne, *Pomone* les fruits, *Apollon* et *Mercuré* leur ont appris les arts.

Le grand *Zeus*, le grand *Demiourgos* avait formé les planètes et la terre. Il avait fait naître sur
notre

notre globe les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de *Bérose*, fut *Alore* père de *Sarès*, aïeul d'*Alaspère*; lequel engendra *Amenon*, dont naquit *Métalare*, qui fut père de *Daon*, père d'*Evérodac*, père d'*Amphis*, père d'*Osiarte*, père de ce célèbre *Sixutros*, ou *Xixuter*, ou *Xixutrus* roi de Chaldée, sous lequel arriva cette inondation (a) si connue, que les Grecs ont appelée déluge d'*Ogygès*: inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide et une partie de la Grèce environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie suivant *Sanchoniathon*, mais on n'y trouve point de déluge. Celle des Indiens, des Chinois, des Egyptiens sont encore fort différentes.

Tous les événemens de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure; mais l'existence et les bienfaits de *Jupiter* sont plus clairs que la

(a) Plusieurs savans croient que ce déluge de *Sixuter* ou *Xixutrus* est probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres pensent que c'est celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Egée. *Bérose* raconte que *Saturne* apparut à *Sixuter*; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vite, pour se sauver lui et les siens, un vaisseau large de mille deux cents pieds, et long de six mille deux cents.

Sixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est de-là que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat.

T. 44. *Philos. générale.* T I.

R

lumière du soleil. Les héros qui , à son exemple , firent du bien aux hommes , étaient appelés du saint nom de *Dionysos*, fils de DIEU. *Bacchus*, *Hercule*, *Perfée*, *Romulus* requrent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés, comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoiqu'un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoique un peu sodomites, comme le roi de France *Henri III* et son *Nogaret*, étaient très-religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils faisaient des processions, ils jeûnaient, *solata ibant nudis pedibus, passis capillis, manibus puris*, et *Jovem aquam exorabant; et statim urceatim pluebat.*

Mais tout se corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de DIEU, c'est-à-dire, de juste et de bienfaisant, fut donné dans la suite aux hommes les plus injustes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puissans. L'antique piété, qui était humaine, fut chassée par la superstition qui est toujours cruelle. La vertu avait habité sur la terre tant que les pères de famille furent les seuls prêtres, et offrirent à *Jupiter* et aux dieux immortels les prémices des fruits et des fleurs: mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le sang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laissant aux dieux la fumée. On sait comment nos ennemis réussirent à nous écraser, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos sacrifices

sanglans , en rappelant les hommes à l'égalité , à la simplicité , en se faisant un parti parmi les pauvres , jusqu'à ce qu'ils eussent subjugué les riches. Ils se sont mis à notre place. Nous sommes anéantis , ils triomphent ; mais corrompus enfin comme nous , ils ont besoin d'une grande réforme que je leur souhaite de tout mon cœur.

X X I I.

Discours d'un juif.

LAISSONS-LA cet idolâtre qui fait de DIEU un stathouder , et qui nous présente des dieux subalternes comme des députés des provinces-Unies.

Ma religion étant au-dessus de la nature ne peut avoir rien qui ressemble aux autres.

La première différence entr'elles et nous , c'est que notre source fut cachée très long-temps au reste de la terre. Les dogmes de nos pères furent ensevelis , ainsi que nous , dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long sur vingt de large. C'est dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe , jusqu'à ce que des rebelles sortis du milieu de nous lui ôtassent son nom de vérité , sous les règnes de *Tibère* , de *Caligula* , de *Claude* , de *Néron* ; et que peu-à-peu ils se vantassent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les chaldéens avaient pour père *Alore* , comme vous savez. Les Phéniciens descendaient d'un autre homme qui se nommait *Origine* , selon *Sancho-niathon*. Les Grecs eurent leur *Prométhée* ; les Atlantides eurent leur *Ouran* , nommé en grec *Ouranos*. Je ne parle ici ni des Chinois , ni des Indiens ,

ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre *Adam*, de qui personne n'entendit jamais parler, excepté notre seule nation, et encore très-tard. Ce ne fut point l'*Epbaisfos* des Grecs, appelé *Vulcanus* par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut *Tubalkain*. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre sous *Constantin* que ce n'était plus à *Bacchus* que les nations devaient l'usage du vin, mais à un *Noé* de qui personne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ses ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne fut cette anecdote que par notre Bible traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le soleil alors ne fut plus la source de la lumière; mais la lumière fut créée avant le soleil et séparée des ténèbres, comme les eaux furent séparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que DIEU lui-même arracha d'un homme endormi sans le réveiller, et sans que ses descendants aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate et le Nil ont eu tous quatre leurs sources dans le même jardin. Nous n'avons jamais su où était ce jardin; mais il est prouvé qu'il existait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un serpent perd tout le genre-humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec son âne.

DIEU, le créateur de tous les hommes, n'est plus le père de tous les hommes, mais de notre seule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée pour aller errer

quelque temps vers Sodome ; et c'est de ce voyage qu'elle acquit des droits incontestables sur la ville de Jérusalem , laquelle n'existait pas encore.

Notre famille pullule tellement que soixante et dix hommes , au bout de deux cents quinze ans , en produisent six cents trente mille portant les armes. Ce qui compose , en comptant les femmes, les vieillards et les enfans , environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte qui ne peut pas nourrir vingt mille personnes. DIEU égorge en leur faveur pendant la nuit tous les premiers-nés égyptiens ; et DIEU, après ce massacre, au lieu de donner l'Egypte à son peuple , se met à sa tête pour s'enfuir avec lui à pied sec au milieu de la mer , et pour faire mourir toute la génération juive dans un désert.

Nous sommes sept fois esclaves malgré les miracles épouvantables que DIEU fait chaque jour pour nous , jusqu'à faire arrêter la lune en plein midi et même le soleil. Dix de nos tribus sur douze périssent à jamais. Les deux autres sont dispersées et rognent les espèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. DIEU descend toujours chez notre seul peuple , et ne se mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ses seuls confidens , ses seuls favoris.

Il va visiter *Addo*, ou *Iddo*, ou *Jeddo*, et lui ordonne de voyager sans manger. Le prophète croit que DIEU lui a ordonné de manger pour mieux marcher , il mange , et aussitôt il est mangé par un lion. (Troisième des Rois, chapitre XIII.)

DIEU commande à *Isaïe* de marcher tout nu, et expressément de montrer ses fesses; *discoopertis natibus*. (*Isaïe*, chapitre XX.)

DIEU ordonne à *Jérémie* de se mettre un joug sur le cou et un bât sur le dos. (chapitre XXVII, selon l'hébreu.

Il ordonne à *Ezéchiël* de se faire lier, et de manger un livre de parchemin, de se coucher deux cents quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, et quarante jours sur le côté gauche, puis de manger de la m... sur son pain. (b)

Il commande à *Osée* de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire aussi des enfans, etc. etc. etc. etc.

Joignez à tous ces prodiges une série non interrompue de massacres, et vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est suivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureusement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorsque nous fûmes presque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils construisirent leur édifice des

(b) C'est ainsi que le convulsionnaire *Carré Montgeron*, conseiller du parlement de Paris, dans son recueil de miracles, présenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace, ne but pendant vingt et un jours que de l'urine, et ne mangea que de la m..., ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut supposer que c'était son amant qui la nourrissait. On voit par-là que les mêmes farces se sont jouées chez les Juifs et chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles se ressemblent, au déjeuner près du prophète *Ezéchiël* et de la petite convulsionnaire.

matériaux de notre Bible bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui ; mais patience , nous aurons notre tour ; et l'on fait quel sera notre triomphe à la fin du monde quand il n'y aura plus personne sur la terre.

X X I I I.

Discours d'un turc.

QUAND le juif eut fini, un turc, qui avait fumé pendant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, et s'adressant à moi me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien, mais tu m'agrées parce que tu me parais indulgent, et que tu es pour la prédestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre *Mabomet*. Un baron de *Tott*, homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands savans nommé *Grotius*, intitulé, *De la vérité de la religion chrétienne*. Ce *Grotius* accuse notre grand *Mabomet* d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, et qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savans de vos christicoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres ?

Non, *Mabomet* ne fit point de ces miracles opérés dans un village, et dont on ne parle que cent

ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. de *Tott* m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la St Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, et dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de *Mabomet* ont été des victoires. Et DIEU, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté il a été triomphant.

Sa religion est sage, sévère, chaste et humaine. Sage, puisqu'elle ne tombe pas dans la démenche de donner à DIEU des associés et qu'elle n'a point de mystères; sévère, puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureusement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la seule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes sectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, et qui vivent si heureux sous la protection de nos lois qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

X X I V.

Discours d'un théiste.

UN théiste alors demanda la permission de parler, et s'exprima ainsi :

Chacun a son avis bon ou mauvais. Je ferais fâché de contrister un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monsieur l'athée ; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu et exécuté ce dessein. C'est assez, ce me semble, que quand monsieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grâce, d'autant plus qu'étant honnête homme il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sûreté, il n'en payera pas un denier d'impôt de plus, et n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéisme. Il eût fallu que *Maxence* eût remporté la victoire sur *Constantin*, ou que *Julien* eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. J'aurais même assez volontiers quelque plaisir à préférer les Naiades, les Dryades, les Sylvains, les Grâces, les Amours, à *S^t Fiacre*, à *S^t Pancrace*, à *S^{ts} Crépin et Cripinien*, à *S^t Vit*, à *S^{te} Cunégonde*, à *S^{te} Marjolaine*. Mais enfin, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité :

et puisqu'une seule intelligence suffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai-là, jusqu'à ce que d'aut es puissances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monsieur le manichéen, vous me paraissez un duelliste qui aimez à combattre. Je suis pacifique; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrens qui sont éternellement aux prises. Il me suffit de votre *Oromase*, reprenez votre *Arimane*.

Je demeurerai toujours un peu embarrassé sur l'origine du mal, mais je supposerai que le bon *Oromase* qui a tout fait n'a pu faire mieux. Il est impossible que je l'offense quand je lui dis: Vous avez fait tout ce qu'un être puissant, sage et bon pouvait faire. Ce n'est pas votre faute si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits que vous-même. Une différence essentielle entre vous et vos créateurs c'est l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que les hommes, ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection et de démençe, par cela même que vous êtes parfait et sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs et de veines ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, et que vous devez durer toujours. Il me paraît impossible qu'un animal, composé nécessairement de desirs et de volontés, n'ait pas trop souvent

la volonté de se faire du bien en faisant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin, il y a nécessairement une si grande distance entre vous et vos ouvrages, que le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et sur-tout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'est point là du tout un mauvais compliment. DIEU ne saurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je pense qu'en ne faisant jamais de tort à mes frères, et en respectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'*Arimane*, ni de *Satan*, ni de *Knatbul*, ni de *Cerbère* et des furies, ni de *S^t Fiacre* et *S^t Crépin*, ni même de ce monsieur *Cogé* régent de seconde, qui a pris *magis* pour *minus*; et que j'achèverai mes jours en paix *in ista quæ vocatur bodie philosophia*. (*)

Je viens à vous, M. *Acosta*, M. *Abrabanel*, M. *Benjamin*, vous me paraissez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les nègres de Guinée sont des êtres beaucoup plus raisonnables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite et en barbarie; vous en portez la peine; tel est votre destin. L'empire romain est tombé; les Parfis vos anciens maîtres sont dispersés; les Baniens le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et sont courtiers dans toute l'Asie. Il n'y a plus de

(*) Voyez dans le second volume le discours de M. *Belleguier* avocat.

204 IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

trace des anciens Egyptiens. Pourquoi seriez-vous une puissance ?

Pour vous, monsieur le turc, je vous conseille de faire la paix au plus vite avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de *Mahomet* fils d'*Abdala* sont des miracles, mais *Catherine II* fait des miracles aussi; prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venus. Continuez surtout à être tolérans; c'est le vrai moyen de plaire à l'être des êtres, qui est également le père des Turcs et des Russes, des Chinois et des Japonais, des nègres et des jaunes, et de la nature entière.

X X V.

Discours d'un citoyen.

QUAND le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit: Je suis citoyen, et par conséquent l'ami de tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux; je souhaite seulement qu'ils soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer et de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, et autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, ce qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer, et sur-tout ceux du jésuite *Garasse*, du jésuite *Guignard*, du jésuite *Malagrida*, du jésuite *Patouillet*, du jésuite *Nonotte*

et du jésuite *Paulian* le plus impertinent de tous ; comme aussi la gazette ecclésiastique , et tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des fots.

Ensuite chacun de nos frères , soit théiste , soit turc , soit païen , soit chrétien grec ou chrétien latin , ou anglican , ou scandinave , soit juif , soit athée , lira attentivement quelques pages des offices de *Cicéron* , ou de *Montagne* , et quelques fables de *la Fontaine*.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés , toutes les fois qu'un chrétien et un musulman rencontreront un athée , ils lui diront : Notre cher frère , le ciel vous illumine ! Et l'athée répondra : Dès que je serai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires , soit quakers , soit jansénistes. Elles ne feront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens , attendu que ceux-là ne croient qu'une seule personne en DIEU ; mais cet embrassement en vaudra trois , quand il sera fait de bonne foi.

Nous savons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif , sur-tout si celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent : mais nous désespérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniste et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniste , c'est qu'il

206 IL FAUT PRENDRE UN PARTI, etc.

rende le salut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imité plus les quakers qui ne font la révérence à personne, mais dont les calvinistes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des thiéistes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très-pauvres. Non-seulement ce sera une fort bonne action devant DIEU et devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, représentant les premiers temps de l'Eglise chrétienne, sera très-utile au genre-humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux sectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, et leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de grec à turc, ou de turc à juif, ou de romain à romain, que ce qui sert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner et qu'ils nous mordront etc. etc. etc.

TOUT EN DIEU.

COMMENTAIRE

S U R

MALLEBRANCHE.

Par l'abbé de TILLADET.

In Deo vivimus, movemur, et sumus.

Tout se meut, tout respire, et tout existe en DIEU.

ARATUS, cité et approuvé par *S^t Paul*, fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose dans *Lucain*:

Jupiter est quodcunque vides, quocunque moveris.

Mallebranche est le commentateur d'*Aratus*, de *S^t Paul* et de *Caton*. Il a réussi en montrant les erreurs des sens et de l'imagination; mais quand il a voulu développer cette grande vérité que *Tout est en DIEU*, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec *Mallebranche* que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner; car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée?

Donc l'être éternel, producteur de tout, produit les idées de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté etc. ? C'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On fait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement* ; mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement* ; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité incontestable.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'être éternel et formateur produit-il tous ces modes dans des corps organisés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre ? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre ? Non, sans doute ; mais le grain est doué de la faculté de végéter, et le cerf de celle de courir.

Qu'est-ce que la végétation ? c'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette faculté de courir ? c'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes sont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le
dé.

dépérissement des animaux font de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles ?

Mécanique des sens.

Vous expliquez par ces lois comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal; donc DIEU a fait dépendre de la mécanique les sensations qui causent ces actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est un hélice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air pressé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimagon*; il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume et le pètrier qui jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique sans les confondre; il y introduit les mots qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure autant que la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets; traits si déliés et si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entr'eux et le néant; traits si rapides qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vitesse. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instrumens qui produisent évidemment des effets déterminés et très-différens, en agissant sur le principe des nerfs, de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes: la longueur du procédé est une impuissance; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. DIEU sera-t-il un si mauvais artisan que l'animal formé par lui pour voir et pour entendre, ne puisse cependant ni entendre ni voir, si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux: personne n'est assez fou pour imaginer qu'il

COMMENT. SUR MAELEBRANCHE. 211

y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des lois universelles; ces lois sont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt; il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement; il m'a vu avec ses yeux comme je l'ai vu avec les miens; il a l'instinct de me manger comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela; mais pour vous c'est autre chose: ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre; il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre?

Mécanique de nos idées.

CERTE si les organes donnés par la Providence universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas; et qu'outre l'artisan éternel et nous il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous est inutile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous faisons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux qui se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue, nos bras

et nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas tousjours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troisième paire, et quelques-uns des autres paires qui s'infèrent dans des muscles obéissans aux désirs de l'animal; tous les autres muscles qui servent aux sens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger etc., et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie et au pancréas? et ce petit être n'existe ni dans l'éléphant ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin; on a dit: Il n'y a nul rapport entre les corps et une idée, nul entre les

corps et une sensation ; ce sont choses essentiellement différentes ; donc , ce ferait en vain que DIEU aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, et aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir et entendre , si DIEU n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple ; il est pur, intangible ; il est en un lieu sans occuper d'espace ; il ne peut être touché, et il reçoit des impressions, il n'a rien absolument de la matière , et il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit : ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. DIEU a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, et a voulu qu'il eût des sensations et des idées à l'occasion de la matière. DIEU a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, et qu'il entendit quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans les secours de ce petit être ; mais il faut en donner un à l'homme : cela est plus noble ; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées et ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, Messieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine ? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil ni

oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine étaient absolument inutiles.

Dés que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. DIEU n'avait qu'à dire : Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés ; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

DIEU fait tout.

IL est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible et intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systèmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main,

Mallebranche, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU, comme *S^t Paul* le dit dans le langage de la théologie, et *Aratus* et *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en DIEU* ?

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée ? Ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc c'est DIEU qui la crée ; de même que ce n'est pas nous qui créons le mouvement, c'est DIEU qui le fait. Tout est donc une action de DIEU sur les créatures.

Comment tout est-il action de DIEU ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel et agissant ; il ne peut en exister deux, car ils seraient semblables ou différens. S'ils sont différens, ils se détruisent l'un l'autre ; s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout infiniment varié annonce un seul principe, ce principe doit agir sur tout être, ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tout être, il agit sur tous les modes de tout être : il n'y a donc pas un seul mouvement, un seul mode, une seule idée qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil et les astres immédiatement. Il serait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil et des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cause a commencé d'agir. Cette cause universelle est nécessairement agissante puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires, car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il est aussi impossible de concevoir que l'être éternel essentiellement agissant par sa nature eût été oisif une éternité entière qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité aussi-bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce ferait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

DIEU étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en lui et par lui.

DIEU inséparable de toute la nature.

IL ne faut pas inférer de-là qu'il touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous faisons toujours DIEU à notre image. Tantôt nous le représentons comme un despote

despote dans son palais, ordonnant à des domestiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison, peut-il concevoir DIEU autrement que comme principe toujours agissant? S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil et de sa lumière avec DIEU et ses productions, est sans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible et fautive, d'une cause toujours subsistante et de ses effets toujours subsistans.

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que comme un perroquet, ou comme un imbécille, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'opposer les objections faites à *Spinoza*. On lui dit qu'il faisait un Dieu intelligent et brute, esprit et citrouille, loup et agneau, volant et volé, massacrant et massacré; que son Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point DIEU l'universalité des choses; nous disons que l'universalité des choses émane de lui. Et pour nous servir encore de l'indigne comparaison du soleil et de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, et absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laisser aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon est
T. 44. *Philos. générale*. T. I. T

tiré de la substance même du soleil, qu'il en est une émanation, et que si les productions de DIEU sont des émanations de lui-même, elles sont des parties de lui-même. Ainsi nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de DIEU, de le composer de parties, et même de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaison est très-imparfaite, et qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, et qu'elle y conserve son essence invisible: mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter DIEU. La lumière émane du soleil, et tout émane de DIEU. Nous ne savons pas comment: mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir DIEU que comme l'être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe universel nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronées que la comparaison tirée du soleil et de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs et des tonnerres, parlant aux éléments, soulevant les mers: tout cela n'est que l'expression de notre petit être. Il est au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de

notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs et nos tonnerres qui sont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, sont de petits effets physiques, perdus dans le grand tout, et c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est de DIEU dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires qui sont plus éloignés mille et mille fois de nous que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes lois éternelles régissent tous les astres; car si les forces centripètes et centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voisin, et ainsi dans tous les univers. La lumière de notre soleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du carré de la distance.

Puisque la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre soleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent précisément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux. (1)

(1) Cette conjecture de M. de *Voltaire*, que la lumière des étoiles est de la même nature que celle du soleil, a été rigoureusement vérifiée par les expériences de M. l'abbé *Rochon*, qui est parvenu à la décomposer.

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes, que rien n'est inutile, et que les grandes lois de la nature sont part-tout les mêmes; donc ces soleils innombrables, allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme sur notre petit globe, donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres, ou de tous les modes du grand être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldebaram, sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière se présente par-tout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers et nous. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne. Sirius aperçu par nos yeux découvre notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une distance

qu'un boulet de canon, qui parcourt six cents toises par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliers d'années.

La lumière est réellement un messager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés supérieures; et si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de DIEU, c'est la lumière; elle est par-tout comme lui, elle agit par-tout comme lui.

Résultat.

IL résulte, ce me semble, de toutes ces idées qu'il y a un être suprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres et toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout est émanation de cet être suprême, la vérité, la vertu en font donc aussi des émanations.

Qu'est ce que la vérité émanée de l'être suprême? La vérité est un mot général, abstrait, qui signifie les choses vraies. Qu'est-ce qu'une chose vraie? une chose existante ou qui a existé, et rapportée comme telle. Or quand je cite cette chose, je dis vrai: mon intelligence agit conformément à l'intelligence suprême.

Qu'est-ce que la vertu? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes semblables. Cette volonté est de DIEU, elle est conforme alors à son principe.

Mais le mal physique et le mal moral viennent donc aussi de ce grand être, de cette cause universelle de tout effet?

Pour le mal physique, il n'y a pas un seul système, pas une seule religion qui n'en fasse

DIEU auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cause, cela est parfaitement égal. Il n'y a que l'absurdité du manichéisme qui sauve DIEU de l'imputation du mal; mais une absurdité ne prouve rien. La cause universelle produit les poisons comme les alimens, la douleur comme le plaisir. On ne peut en douter.

Il était donc nécessaire qu'il y eût du mal? Oui, puisqu'il y en a. Tout ce qui existe est nécessaire: car quelle raison y aurait-il de son existence?

Mais le mal moral, les crimes! *Néron, Alexandre VI!* Hé bien la terre est couverte de crimes comme elle l'est d'aconit, de ciguë, d'arsenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cause universelle? cette existence d'un principe dont tout émane est démontrée, je suis fâché des conséquences. Tout le monde dit: Comment sous un Dieu bon y a-t-il tant de souffrances? Et là-dessus chacun bâtit un roman métaphysique, mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer sur l'origine des maux, et aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais si notre raison est une portion de la raison universelle, si notre intelligence est une émanation de l'être suprême, pourquoi cette raison ne nous éclaire-t-elle pas sur ce qui nous intéresse de si près? pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement et la marche des lunes de Saturne, restent-ils dans une si profonde ignorance de la cause de nos maux? C'est précisément parce que notre raison n'est qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand être.

On peut dire hardiment, et sans blasphème,

qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi bien que lui, par exemple, que trois est la moitié de six, et même que la diagonale d'un carré partage ce carré en deux triangles égaux etc. L'être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, et l'être infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises, elle se fait des préjugés ou utiles ou funestes; nous n'allons guère au-delà. Le grand être est fort, mais les émanations sont nécessairement faibles. Servons-nous encore de la comparaison du soleil. Ses rayons réunis fondent les métaux; mais quand vous réunissez ceux qu'il a dardés sur le disque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous sommes aussi nécessairement bornés que le grand être est nécessairement immense.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits. Mais sachant combien ce rayon est peu de chose, je soumets incontinent cette faible lueur aux clartés supérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

Fin du Commentaire sur Mallebranche.

D E L' A M E.

Par Soranus médecin de Trajan.

I.

POUR découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps qui passe pour être l'enveloppe de cette ame, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu savoir le secret de DIEU.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'*Hippocrate*; mais il n'y en a pas un

seul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le sentiment et la pensée.

Si nous y étions arrivés, nous serions des dieux, et nous ne sommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enseigner ensuite le chemin à d'autres aveugles.

Notre science n'est donc autre chose que la science des probabilités; et c'est ce qui fait que de plusieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronostic le plus avéré par l'événement, est toujours réputé avec justice le plus savant dans son art.

La plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un être suprême et puissant, invisible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet être formateur et inconnu existe, puisque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu se faire soi-même.

Il faut que cette puissance formatrice soit unique; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles se contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'est comme s'il n'en existait qu'une seule; si elles étaient opposées, rien ne serait uniforme dans la nature: or tout est uniforme. C'est la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres: par-tout les leviers agissent suivant la règle qui veut que les poids à soulever soient en raison inverse de la distance du

pouvoir mouvant ; et suivant cette autre loi , que ce qu'on gagne en force , on le perd en temps ; et ce qu'on gagne en temps , on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est donnée du soleil et de toute étoile fixe avec la même célérité ; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement , toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand être dans l'espace immense , toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement , et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction (a) dans le siècle de Trajan , est-il impossible de deviner l'ame ? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

I I.

L'ame est elle une faculté.

IL faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand être nous a données , à nous et aux autres animaux , sont des qualités occultes.

(a) On a dit en effet qu'on trouve dans *Plutarque* quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer en les tordant , et en les expliquant très-mal , que les lois de *Kepler* et de *Newton* étaient alors connues ; mais ce sont des chimères de demi-savans qui ne sont pas des demi-jaloux et des demi-impertinens. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans *Pline* et dans *Athénée*.

Comment tout animal fait-il obéir ses membres à ses volontés ?

Comment les idées des choses se forment-elles dans l'animal par le moyen de ses sens ?

En quoi consiste la mémoire ?

D'où viennent ces sympathies et ces antipathies prodigieuses d'animal à animal ? d'où viennent ces propriétés si différentes dans chaque espèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ses petits, la force à verser dans leur gosier la pâture dont elle se nourrit elle-même ? et quelle indifférence, quel oubli succèdent tout d'un coup à un amour si tendre, aussitôt que ses enfans n'ont plus besoin d'elle ? tout cela est qualité occulte pour nous. Toute génération est, du moins jusqu'à présent, un mystère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raison, nous n'expliquons rien, nous disons ce que sont les choses.

Ayant avoué que nous ne savons rien de la manière dont le grand être nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui se fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curiosité ? nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience est que nous marchons par nos pieds et que nous sentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous pensons par notre tête. Ainsi l'a voulu l'éternel fabricant de toutes choses.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations sans que nous puissions jamais nous en apercevoir ? Qui fut assez hardi, assez supérieur au vulgaire pour inventer ce système sublime par lequel nous nous élevons au-dessus de nos sens, au-dessus de nous-mêmes ?

Il est très-vraisemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de personne. Les hommes furent occupés pendant trop de siècles de leurs besoins et de leurs maux pour être de grands métaphysiciens.

III.

Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il est à croire que ce fut la caste des brachmanes sur les bords du Gange ; car elle imagina la métempsychose ; et cette métempsychose ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempsychose qui est grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, signifie expressément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'existence des ames de temps immémorial.

Leur climat est si doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit sont si abondans, les besoins qui occupent ailleurs toute la triste vie des hommes, y sont si rares que tout y invite au repos, et

ce repos à la méditation. Il en est encore ainsi chez tous les brames descendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a transplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'astronomie. Ils sont les premiers qui calculèrent pour la postérité les positions des planètes visibles. On leur doit les premiers éphémérides, et ils les composent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'est là ce que ne savent ni nos marchands qui sont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de *Cybèle* qui les ont accompagnés. Ces prêtres se nourrissaient de la chair et du sang des animaux; et ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conséquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus instruits de la science des brames et des anciens brachmanes que les mouffes de leurs vaisseaux; ils se bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainsi que les premiers sages, soit les *Zoroastres*, soit les *Pythagores*, voyagèrent dans l'Inde. *Pythagore* en rapporta le dogme de l'existence de l'ame et la fable de ses métempsycofes. D'autres philosophes y puisèrent des dogmes plus cachés; et quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savans qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *bançrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes et les plus intéressans de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shasta*, est antérieur au *Veidam* de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce *Shasta*.

L'Eternel, absorbé dans la contemplation de son essence, résolut de communiquer quelques rayons de sa félicité à des êtres capables de sentir et de jouir. Ils n'existaient pas encore; DIEU voulut et ils furent.

Il est bien étrange qu'un monument aussi ancien et aussi respectable soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, et qu'on y ait fait si peu d'attention.

DIEU créa donc des substances douées du sentiment; et c'est ce que nous appelons aujourd'hui des *ames*. Il les créa par sa seule volonté sans employer, sans emprunter la parole. Ces substances sentantes, pensantes, agissantes, ces *ames favorites* de DIEU sont les *Debia* dont les Persans, voisins de l'Inde, firent depuis leurs *Gin*, leurs *Peris* ou leurs *Feris*. Ces *Gin*, ces *Feris*, ces *ames*, ces substances célestes se révoltent ensuite contre leur créateur. DIEU pour les punir les précipita dans l'*Ondéra*, espèce d'enfer, pour des millions de siècles. C'est l'origine de la guerre

des géans contre le grand Dieu *Zeus*, tant chantée chez les Grecs. C'est l'origine de ce livre apocryphe qui se répandit du temps de l'empereur *Tibère* en Syrie, en Palestine sous le nom d'*Hénoc*; seul livre où il soit parlé de la chute des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la suite des siècles DIEU pardonne à ces *Debta*; il les change en vaches et en hommes dans notre globe. C'est de-là, disaient les brachmanes, que les vaches sont sacrées dans l'Inde.

Ainsi nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguisée en Asie et en Europe, nous vient incontestablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre sujet. C'est bien assez d'avoir pénétré jusqu'à la source de cette idée adoptée par toutes les nations civilisées, que tous les animaux ont dans leurs corps une substance impalpable, inconnue, distincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce système, joint à celui des *Debta*, est visiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne?

I V.

Ame corporelle.

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaissons dans notre Europe est *Homère*; il paraît que de

son temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement ressemblante au corps qu'elle faisait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même celui d'ame sensitive, *Psyché*. C'est pourquoi l'ame de *Tyresias*, qui apparaît à *Ulysse* sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'*Ulysse* vient d'immoler. (b) L'ame d'*Agamemnon* boit du même sang. La mère d'*Ulysse*, après lui avoir dit comment *Pénélope* se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassements. *Ulysse* lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, et sa mère lui répond que son ame n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance et qui s'envole comme un songe.

Ces ames, ces ombres étaient si réellement corporelles qu'*Ulysse* étant arrivé dans le royaume de *Pluton*, y vit tous les tourmens de ces célébres criminels, *Tantale*, *Titye*, *Sisyphé*.

Lorsqu'*Ulysse* a tué tous les amans de *Pénélope*, *Mercuré* conduit chez *Pluton* leurs ames qui ressemblent à des chauve-fouris.

Telle était la philosophie d'*Homère*, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poètes font les échos de leur siècle.

Bientôt après, ceux qui se disaient penseurs, enseignants, crurent que l'ame humaine était

(b) *Odyssée*, XXIV.

non-

non-seulement un souffle d'air, une figure composée d'air qui servait au mouvement et qu'ils appelaient *pneuma*, le souffle, mais qu'elle formait aussi les appétits, les désirs, les passions du corps, et cela s'appela *psyché*; qu'enfin elle disputait et poussait des argumens, et ils l'appelèrent *nous*, intelligence. Ainsi l'âme toujours corporelle eut trois parties, le souffle qui fait la vie était l'âme végétative, *psyché* était l'âme sensitive, et *nous* était l'âme intellectuelle.

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si long-temps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à DIEU et de lui dire : Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps, toi seul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penser, de nous ressouvenir, de combiner des idées ; toi seul fais tout, les hommes sont dans tes mains.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'âme, les épicuriens vinrent et dirent : L'âme n'est qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous et meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent entre deux sectes grecques, celle des épicuriens, qui ne regardaient l'âme que comme une matière légère et péissable, et celle des stoïciens qui la regardaient comme une portion de la Divinité, se replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La secte d'*Epicure* prévalut chez les Romains
T. 44. *Philos. générale*. T. I. V

au point que *Cicéron*, dans sa harangue pour *Cluentius*, prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles :

Quid tantum illi mali mors abstulit, nisi forte ineptiis ac fabulis ducimur ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre. Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter sensum doloris.

Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous ne soyons assez imbécilles pour adopter des fables ineptes, et pour croire qu'il est condamné au supplice des impies ? mais si ce font-là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé sinon du sentiment de la douleur ?

César parla de même en plein sénat dans le procès de *Catilina*. Enfin, sur le théâtre de Rome le chœur chanta dans la tragédie de la Troade :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Le chœur continue dans le même esprit,

Spem ponant avidi, solliciti metum.

Quævis quo jaceant post obitum loco,

Quo non nata jacent.

Sois sans crainte et sans espérance,

Que ton fort ne te trouble pas.

Que devient-on dans le trépas ?

Ce qu'on fut avant sa naissance.

On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité et la mort de l'ame : mais tout le monde convient

qu'elle est matérielle. Et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une âme, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette âme en trois parties, la végétative, la sensitive et l'intelligente. Enfin c'est une énigme dont chacun a cherché le mot depuis *Pythagore*.

Puisque tous les philosophes ont cherché, cherchons donc aussi. Il y a un trésor enterré dans un champ. Cent avarès ont fouillé ce champ, il reste un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Je n'examine point comment et dans quel temps l'âme entre dans notre corps, si elle est simple ou composée, aérienne ou ignée, si elle loge dans le ventre ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine si nous avons une âme.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple des prêtres grecs imaginèrent que chaque planète était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieuse et magnifique en imposa au genre-humain. Une idée plus grande et plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais sages n'admettent qu'une nature suprême intelligente et puissante, un grand être fabricant de tous les globes, conduisant leurs marches suivant des règles éternelles de mathématique, et étant en un mot leur âme universelle.

Si le grand être est leur ame , pourquoi ne ferait-il pas la nôtre ?

Il a donné à la matière toutes ses propriétés, il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer , aux planètes le mouvement orbiculaire d'Occident en Orient , sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment et la pensée ?

V.

Action de DIEU sur l'homme.

DES gens qui ont fait des systèmes sur la communication de DIEU avec l'homme , ont dit que DIEU agit immédiatement physiquement sur l'homme , en certains cas seulement , lorsque DIEU accorde certains dons particuliers ; et ils ont appelés cette action *prémotion physique*. Dioclès et Erophile , ces deux grands enthousiastes , soutiennent cette opinion et ont des partisans.

Or , nous reconnaissons un Dieu tout aussi-bien que ces gens-là , parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même ; parce que de cela seul que quelque chose existe il faut que l'être nécessaire existe de toute éternité ; parce que l'être nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que DIEU se fasse entendre à quelques favoris ; mais nous faisons plus , nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes , en tous lieux et en tous temps , puisqu'il donne à tous la vie , le mouvement , la digestion , la pensée , l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, désir, amour, instinct, pensée ? non ; mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts, comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens nécessaires à notre conservation, comme ceux de teter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large ; de mordre son pain, de boire, de se baïsser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser ; quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à DIEU d'opérer tout cela en nous, par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de *Jupiter*, dont ces messieurs nous parlent sans cesse ?

Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sente qu'il est une marionette de la Providence ? je pense, mais puis-je me donner une pensée ? hélas ! si je pensais par moi-même je saurais quelle idée j'aurais dans un moment. Personne ne le fait.

J'acquies une connaissance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cause, car il faut que la cause contienne l'effet. Or ma première connaissance acquise n'était pas

dans mon intelligence, n'était pas dans moi; puisse qu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaissance ne peut par elle-même m'en donner une seconde, car il faudrait qu'elle la contint dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'est que nous en recevons dans nos rêves, et certainement ce n'est ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penser en songe. Il y a des poètes qui font des vers en dormant, des géomètres qui mesurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puissance qui agit en nous sans nous consulter.

Tous nos sentimens ne sont-ils pas involontaires? l'ouïe, le goût, la vue ne sont rien par eux-mêmes. On sent malgré soi; on ne fait rien, on n'est rien sans une puissance suprême qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que DIEU agit réellement physiquement sur certains personnages privilégiés. Nous sommes plus religieux qu'eux, nous croyons que le grand être agit sur tous les vivans comme sur toute la matière. Lui est-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns? DIEU ne fera-t-il DIEU que pour votre petite secte? il l'est pour moi qui ne suis pas des vôtres.

Un philosophe nouveau est allé bien plus loin

que vous ; il lui sembleroit qu'il n'y eût que DIEU qui existât. Il prétend que nous voyons tout en lui ; et nous disons que c'est DIEU qui voit , qui agit dans tout ce qui a vie. *Jupiter est quodcumque videt , quocumque moveris.*

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit DIEU agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une ame ? à quoi bon ce petit être inconnu et incompréhensible ? donnez-vous une ame au soleil qui vivifie tant de globes ? et si cet astre si grand , si étonnant et si nécessaire n'a point d'ame , pourquoi l'homme en aurait-il une ? DIEU qui nous a faits ne nous suffit-il pas ? qu'est donc devenu ce grand axiome : *Ne faisons point par plusieurs ce que nous pouvons faire par un seul ?*

Cette ame que vous avez imaginée être une substance , n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand être , et non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes , et non une substance. L'homme par sa raison non encore corrompue par la métaphysique , a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double , qu'il était un composé de deux êtres , l'un visible , palpable et mortel , l'autre invisible , impalpable et immortel ? et n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables , la tangible et l'intangible , la simple et la composée , l'invulnérable et la souffrante , l'éternelle et la passagère ?

Les hommes n'ont supposé une ame que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *mémoire* , lequel être ils divinifèrent

ensuite. Ils firent de cette mémoire la mère des Muses. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en autant de déesses filles de mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux et l'appeler le dieu de la sanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte du mariage, pour l'acte de vider les excréments. C'étaient autant d'ames particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule et honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite substance divine, autre que l'homme même.

Cette substance est admise encore aujourd'hui dans toutes les écoles, et par condescendance on accorde au grand être, au fabricant éternel, à DIEU, la permission de joindre son concours à l'ame. Ainsi on suppose qu'on veut pour vouloir et pour agir, il faut notre ame et DIEU.

Mais concourir signifie aider, participer. DIEU alors n'est qu'en second avec nous. C'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas son rang et sa prééminence; ne faites pas du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine.

Deux espèces de raisonneurs très-accrédités dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettent la raison
dans

dans l'homme et l'instinct dans les brutes, comme des propriétés, il est très-inutile d'admettre un dieu dans ce système; que DIEU est encore plus incompréhensible qu'une ame; qu'il est indigne du sage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des *Sérazons* et des *Lucrèces*. Nous ne leur répondrons qu'un mot: Vous existez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord: Nous convenons avec vous que DIEU est la première cause de tout, mais il n'est pas la seule. Un grand-prêtre de *Minerve* dit expressément: *Le second agent opère dans la vertu du premier; ce premier pousse le second, ce second en pousse un troisième; tous sont agissant en vertu de DIEU, et il est la cause de toutes les actions agissantes.*

Nous répondrons avec tout le respect que nous devons à ce grand-prêtre: Il n'est et il ne peut exister qu'une seule cause véritable. Toutes les autres qui sont subséquentes ne sont que des instrumens. Je tiens un ressort, je m'en sers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le ressort et la machine, je suis la seule cause, cela est indubitable.

Le grand-prêtre me répondra: Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai: Non, la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la faculté de faire ce que vous voulez quand rien ne vous en empêche. DIEU a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera; il dira que nous faisons DIEU auteur du péché. Alors nous lui répondrons:

T. 44. *Philos. générale.* T. I. X

J'en suis fâché; mais DIEU est fait auteur du péché dans tous les systèmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident qu'y concourir c'est le faire, quand le concourant est le créateur de tout,

Si DIEU permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens; on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal. Le système de la prédestination absolue, le système du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous, et non pas pour DIEU. *Néron* assassine son précepteur et sa mère; un autre assassine ses parens et ses voisins; un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains en forçant du lit de sa propre fille. Cela n'est pas plus important pour l'être universel ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand être; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils

ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très-petite partie de ces lois, nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant, n'est-il pas le plus raisonnable?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent DIEU à leur image. C'est pourquoi le premier *Anaxagore*, aussi ancien qu'*Orphée*, s'exprime ainsi dans ses vers : *Si les oiseaux se figuraient un dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.*

Le vulgaire imagine DIEU comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfans. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature ; et il se résigne.

LETRES

DE

MEMMIUS

A

CICERON.

P R E F A C E.

NUL homme de lettres n'ignore que *Titus Lucretius Carus*, nommé parmi nous *Lucrèce*, fit son beau poëme pour former, comme on dit, *l'esprit et le cœur* de *Caius Memmius Gemellus* jeune homme d'une grande espérance et d'une des plus anciennes maisons de Rome.

Ce *Memmius* devint meilleur philosophe que son maître, comme on le verra par ses lettres à *Cicéron*.

L'amiral russe *Sheremetof*, les ayant lues en manuscrit à Rome dans la bibliothèque du vatican, s'amusa à les traduire dans sa langue pour former *l'esprit et le cœur* d'un de ses neveux. Nous les avons traduites de russe en français. n'ayant pas eu, comme monsieur l'amiral, la faculté de consulter la bibliothèque du vatican. Mais nous pouvons assurer que les deux traductions sont de la première fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors; (car il a bien changé depuis.) La philosophie de *Memmius* est quelquefois un peu hardie: on peut faire même reproche à celle de *Cicéron* et de tous les grands-hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de *S^t Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LET T R E S

D E

MEMMIUS A CICERON.

LETTRE PREMIERE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec surprise, la mort de mon ami *Lucrèce*. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter; ses maux étaient incurables; c'est-là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raison que *Caton*; car si vous et moi et *Brutus* nous avons survécu à la république, *Caton* pouvait bien lui survivre aussi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *César*? croyait-il qu'il était de son devoir de se tuer parce qu'il avait perdu la bataille de *Tapsa*? Si cela était, *César* lui-même aurait dû se donner un coup de poignard après sa défaite à *Dirrachium*; mais il sut se réserver pour des destins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'est la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté son arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait souffert, et il ne souffre plus. Il s'est servi du droit de sortir de sa maison quand elle est prête à tomber. Vis tant que tu as une juste espérance; l'as-tu perdue? meurs; c'était-là sa règle, c'est la mienne. J'approuve *Lucrèce*, et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire son poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi ; mais le disciple s'est bien écarté du maître : nous ne sommes ni vous ni moi de sa secte ; nous sommes académiciens. C'est au fond n'être d'aucune secte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire sur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les sénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philosopher ; c'est à César de gouverner la terre, mais c'est à Cicéron de l'instruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

VOUS avez raison, grand-homme, *Lucrèce* est admirable dans ses exordes, dans ses descriptions, dans sa morale, dans tout ce qu'il dit contre la superstition. Ce beau vers,

Tantum religio potuit suadere malorum

durera autant que le monde. S'il n'était pas un physicien aussi ridicule que tous les autres, il ferait un homme divin. Ses tableaux de la superstition m'affectèrent sur-tout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte et de Syrie. Nos poulets sacrés et nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de la *Divination*, sont des choses sentées en comparaison des horribles absurdités dont je fus témoin. Personne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopâtre* et sa cour. C'est une femme qui a autant d'esprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome ; elle est bien digne de vous entendre. Mais toute souveraine qu'elle est en Egypte, toute philosophe qu'elle est,

elle ne peut guérir sa nation. Les prêtres l'assassinaient; le sot peuple prendrait leur parti, et crierait que les saints prêtres ont vengé *Sérapis* et les chats.

C'est bien pis en Syrie; il y a cinquante religions, et c'est à qui surpassera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs: *Crassus* et *Pompée* ne les ont point assez châtiés. Vous ne les connaissez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les espèces. Mais chez eux ils sont les plus insolens de tous les hommes, détestés de tous leurs voisins, et les détestant tous; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou esclaves, assassins et assassinés tour-à-tour.

Les Perses, les Scythes sont mille fois plus raisonnables; les brâchmanes en comparaison d'eux sont des dieux bienfaisans.

Je fais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérusalem qui était une citadelle assez forte, et je fais encore plus de gré au dernier des *Scipions* d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait osé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent presque à la Palestine; vous avez été témoin des barbaries et des superstitions de ce peuple, vous l'avez bien caractérisé dans votre belle oraison pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage

du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne ferais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre-humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs son tombeau.

L E T T R E T R O I S I È M E .

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, et je dis malgré *Lucrèce* et *Epicure*, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il existe un DIEU. Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse.

Je fais du sentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon*: (sans adopter ses autres principes) Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports et une fin; il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde: juge donc que ce monde est arrangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des suppositions puériles; personne n'a jamais été assez absurde pour nier que la sphère d'*Archimède*, et celle de *Possidonius*, soient des ouvrages de grands mathématiciens: elles ne sont cependant

que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immense sphère du monde, que *Platon* appelle avec tant de raison l'ouvrage de l'éternel géomètre. Comment donc oser supposer que l'original est l'effet du hasard, quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie?

Le hasard n'est rien; il n'est point de hasard. Nous avons nommé ainsi l'effet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'effet sans cause; point d'existence sans raison d'exister: c'est-là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment *Epicure*, et ensuite *Lucrèce*, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns sans bouche, les autres sans viscères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes, et qu'enfin le même hasard a fait naître des animaux accomplis?

C'est ainsi, disent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats, dont une moitié est formée, et dont l'autre n'est encore que de la fange. Ils se sont bien trompés; ces sottises pouvaient être imaginées par des grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait est faux; le fait est impossible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal sans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, est un rustre, et non pas un philosophe; c'est un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me disaient: Il faut que le blé pourrisse et germe dans la terre

pour ressusciter, se former, et nous alimenter. Je leur dis : Misérables, servez-vous de vos yeux avant de vous servir de votre langue ; suivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il se relève, et avec quelle vertu incompréhensible il étend ses racines et ses enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enseigner les hommes, et vous ne savez pas seulement d'où vient le pain que vous mangez.

Mais qui a fait ces astres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans lesquels un art si merveilleux éclate ? il faut bien que ce soit un sublime artiste ; il faut bien que ce soit une intelligence prodigieusement au-dessus de la nôtre, puisqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; et cette intelligence, cette puissance, c'est ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la suite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume, puisque vous le permettez ; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété et sans superstition, dégagés des préjugés de l'école et de ceux du monde, qui aiment la vérité et non la dispute ; qui ne font certains que de ce qui est démontré, et qui se défient encore de ce qui est le plus vraisemblable.

Ici suit le traité de Memmius.

*Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Epicure, Lucrèce
et autres philosophes.*

JE ne dois admettre que ce qui m'est prouvé ;
et il m'est prouvé qu'il y a dans la nature une puis-
sance intelligente. (a)

Cette puissance intelligente est-elle séparée du
grand tout ? y est-elle unie ? y est-elle identifiée ?
en est-elle le principe ? y a-t-il plusieurs puissances
intelligentes pareilles ?

J'ai été effrayé de ces questions que je me suis
faites à moi-même. C'est un poids immense que je
ne puis porter ; pourrai-je au moins le soulever ?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de
la vie, et sur-tout l'homme, la terre, la mer, le
soleil et tous les astres m'ayant appris qu'il est une
intelligence active, c'est-à-dire un DIEU, je leur
ai demandé à tous ce que c'est que DIEU, où il
habite, s'il a des associés ? J'ai contemplé le divin
ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier ; j'ai inter-
rogé la nature, elle est demeurée muette.

Mais, sans me dire son secret, elle s'est mon-
trée, et c'est comme si elle m'avait parlé ; je crois
l'entendre. Elle me dit : Mon soleil fait éclore et
mûrir mes fruits sur ce petit globe qu'il éclaire et
qu'il chauffe ainsi que les autres globes. L'astre
de la nuit donne sa lumière réfléchie à la terre qui
lui envoie la sienne ; tout est lié, tout est assujéti
à des lois qui jamais ne se démentent : donc tout a
été combiné par une seule intelligence.

(a) Il l'a prouvé dans sa troisième lettre.

Ceux qui en supposeraient plusieurs doivent absolument les supposer ou contraires, ou d'accord ensemble, ou différentes, ou semblables. Si elles sont différentes et contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme. Si elles sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philosophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, et m'a dit: Tu me demandes où est ce Dieu? il ne peut être que dans moi; car s'il n'est pas dans la nature, où serait-il? dans les espaces imaginaires? il ne peut être une substance à part; il m'anime, il est ma vie. Ta sensation est dans tout ton corps, DIEU est dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'est impossible de nier l'existence de ce DIEU, et impossible de le connaître.

Ce qui pense en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne se voit pas; comment pourrais je voir ce qui est l'ame de l'univers entier?

I I.

Suite des probabilités de l'unité de DIEU.

PLATON, Aristote, Cicéron et moi, nous sommes des animaux, c'est-à-dire nous sommes animés. Il se peut que dans d'autres globes il soit des animaux d'une autre espèce, mille millions de fois plus éclairés et plus puissans que nous; comme il se peut qu'il y ait des montagnes d'or et des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement, mais il se peut aussi qu'il n'y

en ait pas ; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exister sans eux , mais ce que nous connaissons de la nature ne pouvait exister sans un dessein , sans un plan : et ce dessein , ce plan ne pouvait être conçu et exécuté sans une intelligence puissante ; donc je dois reconnaître cette intelligence , ce Dieu , et rejeter tous ces prétendus dieux habitans des planètes et de l'Olympe ; et tous ces prétendus fils de DIEU , les *Bacchus* , les *Hercules* , les *Persées* , les *Romulus* etc. etc. Ce sont des fables milésiennes , des contes de forciers. Un Dieu se joindre à la nature humaine ! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces , et en ont eu de la race ; cela serait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment , que dans le grand tout il est une grande intelligence. Fixons-nous à ce point jusqu'à ce que nous puissions faire encore quelques pas dans ce vaste abyme.

I I I.

Contre les athées.

IL était bien hardi ce *Straton* qui , accordant l'intelligence aux opérations de son chien de chasse , la niait aux œuvres merveilleuses de toute la nature. Il avait le pouvoir de penser , et il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il disait que la nature seule , par ses combinaisons , produit des animaux pensans. Je l'arrête là , et je lui demande quelle preuve il en a ? il me

répond que c'est son système, son hypothèse, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis: Je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand *Possidonius* me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, et qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne fais pas si dans la suite des temps il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliers d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que, suivant ce beau système, la matière pourrait produire un Dieu sage, puissant et bon.

Car si la matière seule a produit *Archimède* et vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au-dessus d'*Archimède* et de vous par le génie, au-dessus de tous les hommes ensemble par la force et par la puissance, qui disposerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argille souple à ses volontés, en un mot, un Dieu. Je n'y vois aucune difficulté; cette folie suit évidemment de son système.

I V.

Suite de la réfutation de l'athéisme.

D'AUTRES, comme *Architas*, supputent que l'univers est le produit des nombres. Oh! que les chances ont de pouvoir! Un coup de dés doit nécessairement amener rasle de mondes; car le seul mouvement de trois dés dans un cornet vous amenera rasle de six, le point de *Vénus*, très-aisément en un quart-d'heure. La matière toujours en mouvement

dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaisons possibles. Ce monde est une de ces combinaisons, donc elle avait autant de droit à l'existence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impossible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaisons ayant été épuisées; donc à chaque coup de dés il y avait l'obligation à parier contre l'infini que cet univers serait formé tel qu'il est.

Je laisse *Architas* jouer un jeu aussi désavantageux; et puisqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le prêteur, de peur qu'il ne se ruine. Mais avant de lui ôter la jouissance de son bien, je lui demande comment à chaque instant le mouvement de son cornet qui roule toujours ne détruit pas ce monde si ancien, et n'en forme pas un nouveau? (1)

Vous riez de toutes ces folies, sage *Cicéron*, et vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfans souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon; leurs vains amusemens ne seront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de *César*

(1) Cet argument perd toute sa force si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois supposé, tous les autres en sont la suite, et il s'agit de savoir si entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence de lois nécessaires. On croit inutile d'avertir que par premier coup de dés on entend la combinaison qui existe à un instant donné, et par laquelle les deux suites infinies de combinaisons dans le passé et dans l'avenir sont également déterminées.

et

et de *Pompée* a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées ensemble pendant toute l'éternité.

V.

Raison des athées.

QUELLE est la raison qui fait tant d'athées ? c'est la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. *Lucrece* était plus excusable que personne ; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome depuis *Sylla* doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre sang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *César* sera bientôt assassiné. Vous le pensez de même ; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuses que celles dans lesquelles j'ai été enveloppé. *César* lui-même dans tout le cours de sa vie qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait ? des malheureux. Il a exterminé des pauvres gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui sacrifiaient les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles forcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui n'ayant pas de maison allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviste* était à la tête de ces sauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir absolu sur *Arioviste*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient sacrifier à leurs dieux *Procilius* et *Titius*, deux

T. 44. *Philos. générale.* T. I. V

ambassadeurs envoyés par *César* à ce perfide *Arioniste*, lorsque nous arrivâmes et que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine dans ces cantons était celle des bêtes féroces, et en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans et des esclaves, des dévastations, des conspirations et des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous : assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours ; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre d'un pôle à l'autre est un champ de carnage, et la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort.

Quelques poètes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange consolation ! étrange chimère ! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois parques, et les trois furies sont des agneaux en comparaison de nos *Silla* et de nos *Marius*.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères et de forfaits ? On suppose un Dieu puissant, sage, juste et bon ; et nous voyons de tous côtés folie, injustice et méchanceté. On aime mieux alors nier DIEU que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme, le reste est dispute d'école.

V I.

Réponse aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre-humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je ?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un DIEU consolateur et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent ; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez et qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation, et quelques argumens. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un DIEU ; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux ? le fais-je ? dois-je le présumer ? suis-je de ses conseils ? Je le crois très-sage ; son conseil et ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juste et très-bon ; car d'où lui viendraient l'injustice et la malice ? Il y a du bon, donc DIEU l'est ; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager DIEU ? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfans.

V I I.

Si DIEU est infini et s'il a pu empêcher le mal.

QUELQUES philosophes me crient : DIEU est éternel, infini, tout puissant ; il pouvait donc

défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant; vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, et non pas notre DIEU.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle, l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie? La nature est-elle infinie? Qu'est-ce que l'infini actuel? Nous ne connaissons que des bornes; il est vraisemblable que la nature a les siennes; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le ferait-elle pas? pourquoi ce DIEU, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle? Sa puissance est très-grande: mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique et moral? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, et l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens en faisant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui fait enfin si le mal qui règne depuis tant

de siècles ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs ?

Hélas ! faibles et malheureux humains , vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux sont réels ; et je ne vous console que par des peut-être.

V I I I.

Si DIEU arrangea le monde de toute éternité.

RIEN ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de DIEU. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que si la matière existait, DIEU existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante ? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi ! DIEU est nécessairement actif, et il aurait passé une éternité sans agir ! Il est le grand être nécessaire : comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand être inutile ?

Le chaos est une imagination poétique ; ou la

matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas tout se ferait donné de lui-même et sans dessein, le mouvement, l'ordre et la vie, ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, DIEU aura tout fait, mais il aura toujours tout fait; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer DIEU au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. DIEU en formant le soleil lumineux ne pouvait lui ôter ses taches. DIEU, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices, ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher *Cicéron*, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

I X.

Des deux principes, et de quelques autres fables.

LES Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromase*, ou *Orosmad*, s'était complu à former un être puissant et méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui servir d'antagoniste; et que le bon *Oromase*, qui nous protège, combat sans cesse *Arimane* le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, et c'est, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran *Arimane* aussi ancien que le bon prince *Orosmad*. Ils disent qu'il casse les œufs que le favorable *Orosmad* pond sans cesse, et qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres par-tout où l'autre envoie la lumière; les maladies quand l'autre donne la santé; qu'il fait toujours marcher la mort à la suite de la vie. Il me semble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un distribue des poisons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raison dans cette fable. Pour moi, je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir DIEU, qui est la raison même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puissance et la gloire; *Vitsnou* ou *Bisnou*, la tendresse et la bienfaisance; *Sub* ou *Sib*, la terreur et la destruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta* dans le ciel. Ces demi-dieux se révoltèrent, ils furent précipités dans l'abyme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui présidait à ces trois. Après des siècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; et ils apportèrent le mal sur la terre: ce qui obligea DIEU ou les trois dieux de donner sa nouvelle loi du *Veidam*.

Mais ces coupables, avant de porter le mal sur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient se

révolter contre lui ? comment DIEU aurait-il donné une seconde loi dans son Veidam ? sa première était donc mauvaise ?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien ; il a été adopté par quelques nations asiatiques ; et enfin il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Osiris* et leur *Typhon*.

Le *Jupiter* d'*Homère* avec ses deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour accuser la Providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte de *Pandore*. Ainsi on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

X.

Si le mal est nécessaire.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que *Cicéron* cherche encore en vain ? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisqu'*Cicéron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores : le bien fait à peu près le même effet. Deux amans jouissans goûtent le bonheur dans tout

tout leur être ; cela est ainsi de tout temps. Que puis-je en penser ? sinon que cela fut nécessaire de tout temps.

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systèmes , dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours , et qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes , par les miennes , par tous les événemens que j'ai lus , que j'ai vus , et auxquels j'ai eu part ; c'est le fatalisme , c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends dans moi-même , qu'y vois-je que le fatalisme ? ne fallait-il pas que je naquisse quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice , et me jetèrent nécessairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y opposer ? me suis-je donné quelque chose ? toutes mes idées ne sont-elles pas entrées successivement dans ma tête sans que j'en aie appelé aucune ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté , sans quoi ma volonté n'aurait point eu de cause ? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémisses nécessaires ? n'en est-il pas ainsi dans toute la nature ?

Où ce qui existe est nécessaire , ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas , il est démontré inutile. L'univers en ce cas serait inutile ; donc il existe d'une nécessité absolue. DIEU son moteur , son fabricant , son ame , serait inutile ; donc DIEU existe d'une nécessité absolue , comme nous l'avons dit. Je ne puis sortir de ce cercle dans lequel je me sens renfermé par une force invincible.

T. 44. *Philos. générale.* T. I. Z

Je vois une chaîne immense dont tout est chaînon ; elle embrasse , elle serre aujourd'hui la nature ; elle l'embrassait hier ; elle l'entourera demain : je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choses. Ou rien n'existe , ou tout est éternel.

Je me sens irrésistiblement déterminé à croire le mal nécessaire , puisqu'il est. Je n'aperçois d'autre raison de son existence que cette existence même.

O *Cicéron* ! détrompez-moi , si je suis dans l'erreur ; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre de *Fato* , sans presque vous en apercevoir ! tant la vérité a de force , tant la destinée vous entraînait malgré vous , lors même que vous la combattiez !

X I.

Confirmation des preuves de la nécessité des choses.

IL y a certainement des choses que la suprême intelligence ne peut empêcher : par exemple , que le passé n'ait existé , que le présent ne soit dans un flux continuuel , que l'avenir ne soit la suite du présent , que les vérités mathématiques ne soient vérités. Elle ne peut faire que le contenu soit plus grand que le contenant ; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille ; que la lune passe par un trou d'aiguille.

La liste de ces impossibilités serait très-longue : il est donc , encore une fois , très vraisemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence sage , puissante et bonne , ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de con-

tradition. Mille enfans naissent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine sont viciés. La moitié des conformations est manquée, et c'est ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence si bonne. Oh si du moins il n'y avait que la moitié de ses créatures qui fût méchante! mais que de crimes depuis la calomnie jusqu'au parricide! quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol ne me nuiront jamais, et DIEU me nuirait toujours! il ouvrirait des abîmes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance, et cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien! non, mon DIEU, non être suprême, être bienfaisant; je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à DIEU sa liberté. Que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. DIEU a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

XII.

Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait DIEU étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.

QUELQUES platoniciens me reprochent que j'ôte à DIEU sa simplicité, que je le suppose étendu, que je ne le distingue pas assez de la nature; que je suis plutôt les dogmes de *Straton* que ceux des autres philosophes.

Mon cher *Cicéron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne savons ce que c'est que DIEU. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que DIEU soit appelé *être simple*, j'y consens de tout mon cœur; simple ou étendu, je l'adorerai également: mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple. Mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimère. DIEU ne peut être un point géométrique, je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi DIEU ne serait-il pas étendu, lui qui est dans toute la nature? en quoi l'étendue répugne-t-elle à son essence?

Si le grand être intelligent et nécessaire opère sur l'étendue, comment agit-il où il n'est pas? et s'il est en tous les lieux où il agit, comment n'est-il pas étendu?

Un être dont je pourrais nier l'existence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'existerait nulle part.

Un être simple est incompréhensible; c'est un mot vide de sens qui ne rend DIEU ni plus respectable, ni plus aimable, ni plus puissant, ni plus raisonnable. C'est plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre âme est un exemple, une preuve de la simplicité du grand être; que nous ne voyons ni ne sentons notre

ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle est simple, que cependant elle existe en un lieu, et qu'elle peut ainsi rendre raison du grand être simple. C'est ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on pose l'être suprême, le mit-on en tout lieu sans qu'il remplit de place, le reléguât-on hors de tout lieu sans qu'il cessât d'être, rassemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, sans croire aucune école, et sans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

X I I I.

*Si la nature de l'ame peut nous faire connaître
la nature de DIEU.*

J'AI conclu déjà que puisqu'une intelligence préside à mon faible corps, une intelligence suprême préside au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourrai-je jamais savoir ce qui sent et ce qui pense en moi? est-ce un être invisible, intangible, incorporel, qui est dans mon corps? nul homme n'a encore osé le dire. Platon lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans lesquels est la sensation! un être simple et qui augmente avec l'âge! un être incorruptible et qui dépérit par degrés! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhensibles! quoi, je ne puis rien connaître que par mes sens, et j'admettrai dans moi un être entièrement opposé à

mes sens ! Tous les animaux ont du sentiment comme moi , tous ont des idées que leurs sens leur fournissent : auront-ils tous une ame comme moi ? nouveau sujet , nouvelle raison d'être non-seulement dans l'incertitude sur la nature de l'ame , mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre , c'est la dédaigneuse et sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes , sur l'objet qui les intéresse le plus , sur la cause de leurs pensées , sur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents personnes qui s'en soient réellement occupées. Presque tous les Romains disent , que m'importe ? et après avoir ainsi parlé , ils vont compter leur argent , courent aux spectacles ou chez leurs maîtresses. C'est la vie des désoccupés. Pour celle des factieux , elle est horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarrasse de son ame. Pour le petit nombre qui peut y penser , s'il est de bonne foi , il avouera qu'il n'est satisfait d'aucun système.

Je suis prêt de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame, qu'on appelle esprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine, (b) et que l'autre partie de l'ame qui fait la sensation est répandue dans le reste du corps; de tous les autres systèmes aucun ne m'éclaire.

Autant de sectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de suppositions, sur quoi poser le pied pour monter vers DIEU ?

(b) *Consilium quod nos animum mentemque vocamus
Idque situm mediâ regione in corporis hæret.*

Puis je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'essence suprême que je voudrais connaître ? Ma nature que j'ignore, ne me prête aucun instrument pour sonder la nature du principe universel, entre lequel et moi est un si vaste et si profond abyme.

X I V.

Courte revue des systèmes sur l'ame, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême.

SI pourtant il est permis à un aveugle de chercher son chemin à tâtons, souffrez, *Cicéron*, que je fasse encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant sur vous. Donnons-nous d'abord le plaisir de jeter un coup d'œil sur tous les systèmes.

Je suis corps, et il n'y a point d'esprits.

Je suis esprit, et il n'y a point de corps.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle.

Je suis une ame spirituelle qui possède mon corps.

Mon ame est le résultat de mes cinq sens.

Mon ame est un sixième sens.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir.

Mon ame est une portion de l'ame universelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces songes, voici ce que me dit la voix de ma faible raison, qui me parle sans que je sache d'où vient cette voix.

Je suis corps, il n'y a point d'esprits. Cela me

paraît bien grossier. J'ai bien de la peine de penser fermement que votre oraison *pro lege manilia* ne soit qu'un résultat de la déclinaison des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne sont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raisonnement n'est point le son d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté signifiée, cette volonté que j'accomplis n'est ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas matière.

Il n'y a que des esprits et point de corps. Cela est bien délié et bien fin; la matière ne ferait qu'un phénomène! il suffit de manger et de boire, et de s'être blessé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle. Qui, moi, je ferais la boîte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi étendu je ferais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée? il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent, malgré moi, pendant ma veille et pendant mon sommeil? C'est un plaisant maître de ses idées qu'un être qui est toujours maîtrisé par elles.

Une ame spirituelle possède mon corps. Cela est bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de son sang, de rectifier tous ses mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle possède un animal bien indocile.

Mon ame est le résultat de tous mes sens. C'est une affaire difficile à concevoir, et par conséquent à expliquer.

Le son d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perse, semblent avoir peu de rapport avec une démonstration d'*Archimède*; et je ne vois pas bien nettement comment un principe agissant ferait dans moi la conséquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je puis penser sans nez, je puis penser sans goût, sans jouir de la vue, et même ayant perdu le sentiment du tact. Ma pensée n'est donc pas le résultat des choses qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatte pas d'avoir des idées si je n'avais jamais aucun de mes cinq sens. Mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'effet de cinq puissances réunies, quand je pense encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame est un sixième sens. Ce système a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même? mais les philosophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce

fixième sens, s'il y en avait un; et cet être inconnu, nommé *ame*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame est un sens*? on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'ame est une faculté de sentir et de penser; et c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir. Cela revient à peu près à cette idée que l'ame est un fixième sens: mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

Inconnue, j'en conviens; mais *substance*, je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir et de penser; comme celle de la matière est l'étendue et la solidité. Alors l'ame sentirait toujours, et penserait toujours, comme la matière est toujours solide et étendue.

Cependant il est très-certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment et des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon ame est une portion de l'ame universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan est de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaisante divinité qui naît entre la vessie et le rectum, qui passe neuf mois dans un néant

absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* se fit dieu; *César* se fera dieu s'il veut, à la bonne heure; *Antoine* et *Nicomède* seront ses grands-prêtres, *Cléopâtre* sera sa grande-prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce système, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. Une tulippe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont produites par une mécanique incompréhensible, et n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'est point une ame, un être pensant. Les insectes qui ont la vie ne nous paraissent point doués de cet être pensant qu'on appelle *ame*. On admet volontiers dans les animaux un instinct qu'on ne comprend point, et nous leur refusons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, et l'homme sera sans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des sensations, des idées, des volontés etc. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces sensations, ces idées, ces volontés dans un corps organisé? elles viendront de ses organes, elles seront dues à l'intelligence suprême qui anime toute la nature. Cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organisés des facultés

qu'on aura nommées *ame* ; et nous aurons la puissance de penser sans être *ame* , comme nous avons la puissance d'opérer des mouvemens sans que nous soyons mouvement.

Qui fait si ce système n'est pas plus respectueux pour la Divinité qu'aucun autre ? il semble qu'il n'en est point qui nous mette plus sous la main de DIEU. J'ai peur, je l'avoue, que ce système ne fasse de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèse , et défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

X V.

Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.

J'ai le don de la parole et de l'intonation, de forte que j'articule et que je chante ; mais je n'ai point d'être en moi qui soit articulation et chant. N'est-il pas bien probable qu'ayant des sensations et des pensées, je n'ai point en moi un être caché qui soit à la fois sensation et pensée, ou pensée sentante nommée *ame*.

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains ; nous pensons, nous voulons par la tête. Je suis entièrement ici pour *Epicure* et pour *Lucrèce*, et je regarde son troisième livre comme le chef-d'œuvre de la sagacité éloquente. Je doute qu'on puisse jamais dire rien d'aussi beau ni d'aussi vraisemblable.

Toutes les parties du corps sont susceptibles de sensation ; à quoi bon chercher une autre substance

dans mon corps, laquelle sente pour lui ? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité ?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne suffit pas pour avoir des sensations et des idées. Ce caillou est étendu il ne sent ni ne pense. Non ; mais cet autre morceau de matière organisée possède la sensation et le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentimens, les idées, la mémoire, le raisonnement se logent dans ce morceau de matière organisée ; mais je le vois, et j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire, ces raisonnemens se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples ; personne n'en a vu ; il est impossible de s'en former la plus légère idée ; ils ne sont point nécessaires ; ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc, encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je suis corps, et cet arrangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir et de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir et de raisonner, je les tiens donc de la puissance intelligente et nécessaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de *Lucrèce*. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi, lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît et meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand être nécessaire ? (2)

(2) Dans cet ouvrage, et dans les deux précédens, M^r

X V I.

Des facultés des animaux.

LES animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous; ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, et le communiquent. Ils ont des sens et des sensations, des idées, de

de *Voltaire* semble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il nous semble que l'idée d'existence n'est réellement pour nous que celle de permanence, que le *moi* est la seule chose dont la permanence nous soit prouvée par notre sentiment même et d'une manière évidente, que la permanence de tout autre être, et son existence par conséquent, ne l'est qu'en vertu d'une sorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande: il en est de même de ma propre existence pour les instans de sa durée dont je n'ai pas actuellement la conscience; et c'est-là, sans doute, ce que *Locke* a voulu dire dans son chapitre de l'identité. Voyez ci-devant, page 123. *Mon ame* ou *moi* sont donc la même chose. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'est une expression vide de sens; mais *je suis une ame*, c'est à dire, un être sentant, pensant, etc.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, considérée comme substance, qui soit identique avec moi. Je dis comme substance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que si je suis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée; mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être échangée contre une autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées et de sensations, sans que l'identité du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'existence, la permanence de son *moi*, est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude.

la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu ? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce serait en vérité une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une âme.

Que serait donc l'âme de cette mouche ? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité ? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie ? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe et de l'éléphant ; nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philosophe que l'homme le plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achèterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles ; mais quand même cela serait, qu'en pourrait-on conclure ? que l'homme a reçu plus de talens du grand être, et rien de plus.

X V I I.

De l'immortalité.

QUE le grand être veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort ; qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore , à la bonne heure : je ne veux ni l'affirmer , ni le nier : je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange à la prouver clairement ; et comme jusqu'ici personne ne l'a fait , on me permettra de douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre , de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature , revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie ? cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne , cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou et ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel , il faudrait que je conservasse mes organes , ma mémoire ; toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux , rassemblez tous les ossemens , vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

X V I I I.

De la métempsychose.

POUR que la métempsychose pût être admise , il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvint bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme.

homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai; quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présens, cela est encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plausible, rien qui puisse effaroucher la raison: mais si un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* et *Hercule*, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

X I X.

Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.

TOUTES les sectes sont différentes, mais la morale est par-tout la même; c'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec *Cotta* et *Balbus*. Le sentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poisons dont il devait être dévoré. Vous savez que *César* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix secrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *César*, *Catiline*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna* ont repoussé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus* et vous, vous lui avez été dociles.

La connaissance de la vertu restera toujours sur la terre, soit pour nous consoler quand nous

l'embrasserons, soit pour nous accuser quand nous violerons ses lois.

Je vous ai dit souvent, à *Cotta* et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de *Zoroastre* : *Dans le doute si une action est juste ou injuste, abstiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe est l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile. Déformais ceux qui auront l'ambition d'instruire les hommes, et de leur donner des préceptes, feront des charlatans s'ils veulent s'élever au-dessus de vous, ou feront tous vos imitateurs.

X X.

Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand *Cicéron*, sont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'*Egypte*, de *Syrie*, de *Chaldée*, de *Phrygie* et les nôtres n'ont pu les effacer. En vain ceux d'*Egypte* ont consacré des crocodiles, des boucs et des chats, et ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition et à leur avarice ; en vain les *Chaldéens* ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles ; en vain tous les *Syriens* ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions : les principes de la morale sont restés inébranlables

au milieu de tant d'horreurs et de démenes. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent, les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; et c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux grecs et deux gaulois, pour expier le crime prétendu d'une vestale: malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, par tout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, fera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime: et l'infame *Calcas*, en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait: C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et universel?

X X I.

Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après *César* il y aura

A a 2

des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique fera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; et s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

X X I I.

Si la religion des Romains subsistera.

IL y a tant de sectes, tant de religions dans l'empire romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayons un *Jupiter* maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très-puissant* et le *très-bon*, cependant *Homère* et d'autres poètes lui ont attribué tant de sottises, et le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul Dieu pourront bien à la longue chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthousiaste, et qui soit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie, au-dessous du lac Moëris, une secte qui prend le nom de *Thérapeutes*; ils se prétendent tous inspirés, ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourmens et la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé

des dogmes de *Platon*, qui commencent à prévaloir dans *Alexandrie*, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire; mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu: et si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles, tant les hommes sont superstitieux, fous et méchans.

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos*, (si pourtant on peut éviter sa destinée) prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre; elle deviendrait un séjour plus affreux que les poètes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux sans y joindre encore cette peste nouvelle.

Fin du Tome premier.

T A B L E

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

*A*VERTISSEMENT des Editeurs. page 3

TRAITÉ DE METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION.	<i>Doutes sur l'homme.</i>	12
CHAPITRE I.	<i>Des différentes espèces d'hommes.</i>	14
CHAPITRE II.	<i>S'il y a un Dieu.</i>	17
	<i>Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu.</i>	19
	<i>Difficultés sur l'existence de Dieu.</i>	22
	<i>Réponses à ces objections.</i>	25
	<i>Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes.</i>	31
CHAP. III.	<i>Que toutes les idées viennent par les sens.</i>	33
CHAP. IV.	<i>Qu'il y a en effet des objets extérieurs.</i>	39
CHAP. V.	<i>Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.</i>	43
CHAP. VI.	<i>Si ce qu'on appelle ame est immortelle.</i>	51
CHAP. VII.	<i>Si l'homme est libre.</i>	55
CHAP. VIII.	<i>De l'homme considéré comme un être sociable.</i>	64
CHAP. IX.	<i>De la vertu et du vice.</i>	68

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

I ^{re} Question.	79
II. <i>Notre faiblesse.</i>	80
III. <i>Comment puis-je penser ?</i>	81
IV. <i>Est-il nécessaire de savoir ?</i>	82

TABLE.

287

V. <i>Aristote, Descartes et Gassendi.</i>	83
VI. <i>Les bêtes.</i>	84
VII. <i>L'expérience.</i>	85
VIII. <i>Substance.</i>	86
IX. <i>Bornes étroites.</i>	87
X. <i>Découvertes impossibles.</i>	88
XI. <i>Désespoir fondé.</i>	ibid.
XII. <i>Faiblesse des hommes.</i>	91
XIII. <i>Suis-je libre ?</i>	ibid.
XIV. <i>Tout est-il éternel ?</i>	95
XV. <i>Intelligence.</i>	97
XVI. <i>Eternité.</i>	98
XVII. <i>Incompréhensibilité.</i>	ibid.
XVIII. <i>Infini.</i>	99
XIX. <i>Ma dépendance.</i>	100
XX. <i>Eternité encore.</i>	102
XXI. <i>Ma dépendance encore.</i>	103
XXII. <i>Nouvelle question.</i>	104
XXIII. <i>Un seul artisan suprême.</i>	105
XXIV. <i>Spinoza.</i>	107
XXV. <i>Absurdités.</i>	114
XXVI. <i>Du meilleur des mondes.</i>	116
XXVII. <i>Des monades, etc.</i>	119
XXVIII. <i>Des formes plastiques.</i>	120
XXIX. <i>De Locke.</i>	121
XXX. <i>Qu'ai-je appris jusqu'à présent ?</i>	127
XXXI. <i>T'a-t-il une morale ?</i>	ibid.
XXXII. <i>Utilité réelle. Notion de la justice.</i>	129
XXXIII. <i>Consentement universel est-il preuve de vérité ?</i>	132
XXXIV. <i>Contre Locke.</i>	133
XXXV. <i>Contre Locke.</i>	135
XXXVI. <i>Nature par-tout la même.</i>	138
XXXVII. <i>De Hobbes.</i>	139
XXXVIII. <i>Morale universelle.</i>	140
XXXIX. <i>De Zoroastre.</i>	141
XL. <i>Des brachmanes.</i>	142
XLI. <i>De Confucius.</i>	143

XLII. Des philosophes grecs , et d'abord de Pythagore.	144
XLIII. De Zaleucus.	ibid.
XLIV. D'Epicure.	145
XLV. Des stoïciens.	146
XLVI. Philosophie est vertu.	147
XLVII. D'Esopé.	148
XLVIII. De la paix née de la philosophie.	ibid.
XLIX. Autres questions.	149
L. Autres questions.	150
LI. Ignorance.	ibid.
LII. Autres ignorances.	151
LIII. Plus grande ignorance.	152
LIV. Ignorance ridicule.	153
LV. Pis qu'ignorance.	154
LVI. Commencement de la raison.	ibid.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI, OU LE PRINCIPE D'ACTION. DIATRIBE. 155

I. Du principe d'action.	156
II. Du principe d'action nécessaire et éternel.	158
III. Quel est ce principe ?	159
IV. Où est le premier principe ? Est-il infini ?	160
V. Que tous les ouvrages de l'être éternel sont éternels.	163
VI. Que l'être éternel , premier principe , a tout arrangé volontairement.	164
VII. Que tous les êtres , sans aucune exception , sont soumis aux lois éternelles.	165
VIII. Que l'homme est essentiellement soumis en tout aux lois éternelles du premier principe.	166
IX. Du principe d'action des êtres sensibles.	168
X. Du principe d'action appelé ame.	171
XI. Examen du principe d'action appelé ame.	173
XII. Si le principe d'action dans les animaux est libre.	175
XIII. De la liberté de l'homme et du destin.	177

XIV.

XIV. <i>Ridicule de la prétendue liberté nommée liberté d'indifférence.</i>	178
XV. <i>Du mal, et en premier lieu, de la destruction des bêtes.</i>	179
XVI. <i>Du mal dans l'animal appelé homme.</i>	182
XVII. <i>Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.</i>	185
XVIII. <i>De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares.</i>	186
XIX. <i>Discours d'un athée sur tout cela.</i>	188
XX. <i>Discours d'un manichéen.</i>	189
XXI. <i>Discours d'un païen.</i>	190
XXII. <i>Discours d'un juif.</i>	195
XXIII. <i>Discours d'un turc.</i>	199
XXIV. <i>Discours d'un théiste.</i>	200
XXV. <i>Discours d'un citoyen.</i>	204

TOUT EN DIEU. *Commentaire sur Mallebranche.*

207

<i>Lois de la nature.</i>	208
<i>Mécanique des sens.</i>	209
<i>Mécanique de nos idées.</i>	211
<i>Dieu fait tout.</i>	214
<i>Comment tout est-il action de Dieu?</i>	215
<i>Dieu inséparable de toute la nature.</i>	216
<i>Résultat.</i>	221

DE L'ÂME. *Par Soranus médecin de Trajan.*

224

<i>Ire Ignorance.</i>	ibid.
<i>II. L'âme est-elle une faculté?</i>	226
<i>III. Brachmanes, immortalité des âmes.</i>	228
<i>IV. Âme corporelle.</i>	231
<i>V. Action de Dieu sur l'homme.</i>	236

LETTRES DE MEMMIUS A CICERON.

244

<i>Préface.</i>	245
-----------------	-----

LETTRE I.	246
-----------	-----

LETTRE II.	247
------------	-----

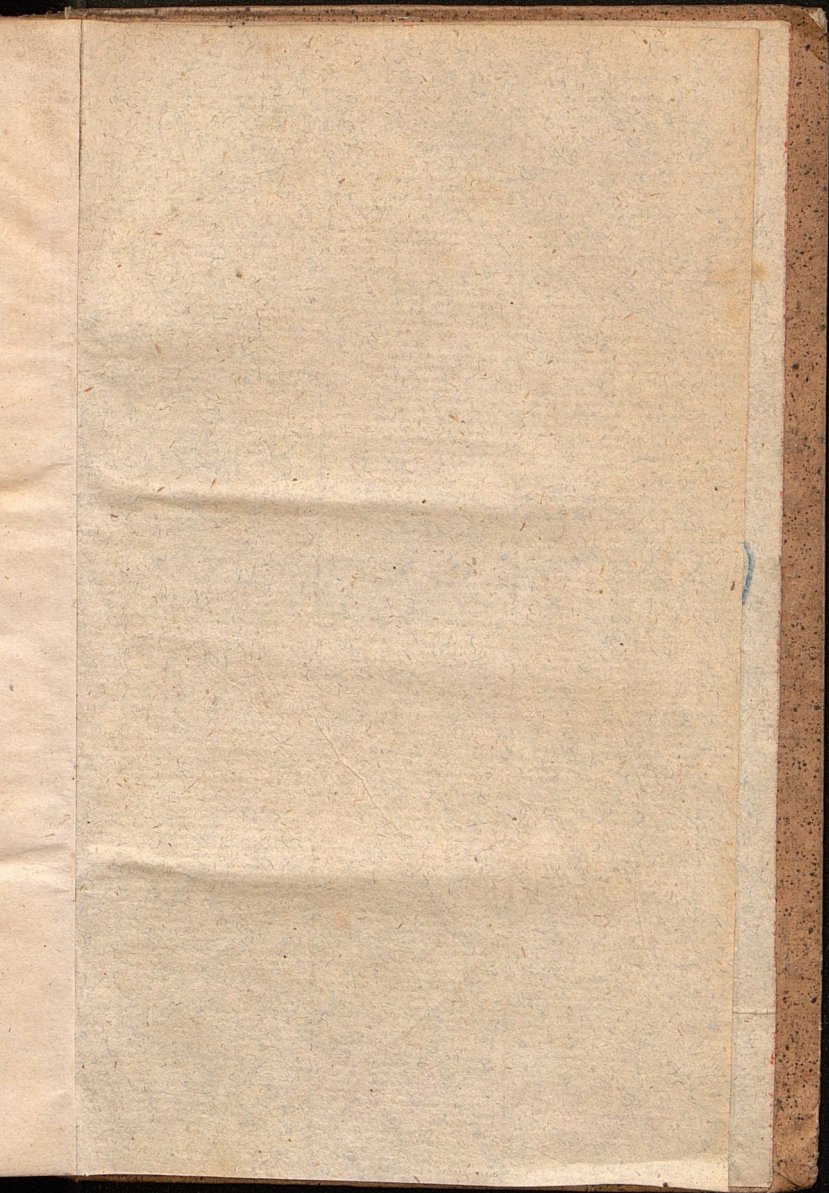
LETTRE III.	249
-------------	-----

T. 44. *Philos. générale.* T. I. Bb

I. Qu'il n'y a qu'un Dieu : contre Epicure, Lucrèce et autres philosophes.	252
II. Suites des probabilités de l'unité de Dieu.	253
III. Contre les athées.	254
IV. Suite de la réfutation de l'athéisme.	255
V. Raison des athées.	257
VI. Réponse aux plaintes des athées.	259
VII. Si Dieu est infini, et s'il a pu empêcher le mal.	ibid.
VIII. Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.	261
IX. Des deux principes, et de quelques autres fables.	262
X. Si le mal est nécessaire.	264
XI. Confirmation des preuves de la nécessité des choses.	266
XII. Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.	267
XIII. Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de Dieu.	269
XIV. Courte revue des systèmes sur l'ame, pour par- venir si l'on peut, à quelque notion de l'in- telligence suprême.	271
XV. Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance	276
XVI. Des facultés des animaux.	278
XVII. De l'immortalité.	280
XVIII. De la métempsychose.	ibid.
XIX. Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.	281
XX. Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.	282
XXI. Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.	283
XXII. Si la religion des Romains subsistera.	284

Fin de la Table du Tome premier,





$22 \frac{7}{2} (44)$
5

~~ARE~~ $22 \frac{7}{1} (44)$

DL 5472 c



